ARTHUR

DE VARENNES.

Fontainebleau imprimerie de E. Jacquin.

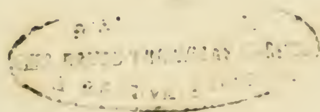
ARTHUR

DE VARENNES

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

2







PARIS

PAUL PERMAIN, ÉDITEUR,

30, RUE MAZARINE.

1853.

CHAPITRE PREMIER.

I

—

Visites.

J'avais vu assez intimement Albert pour l'apprécier et reconnaître les mérites de son charmant caractère. Le récit des événements qui précédèrent son mariage me fit encore mieux sentir tout ce qu'il y avait de délicatesse et de géné-

rosité en lui ; je l'aimais, je l'admirai.

Il était impossible que je conservasse un sentiment condamnable pour la la femme d'un tel homme; je pouvais revoir Berthe sans danger.

Je me disposai à aller à Melun, puisque ma santé me le permettait enfin.

Ma visite à madame de Simiane ne me préoccupa pas; mon amour avait revêtu des formes admiratrices et planait dans de si hautes sphères, qu'il n'avait plus rien de terrestre.

Mon arrivée à la préfecture fut presque un événement. Il y avait si longtemps que je n'y étais venu !

Berthe était émue, et tout dans ses

manières me laissait voir l'intérêt sincère qu'elle me portait.

— Vous avez été bien malade, me dit-elle, et plus d'une fois j'ai maudit les exigences du monde qui s'opposaient à ce que j'allasse vous voir. Les sacrifices que nous faisons à l'opinion sont souvent bien pénibles, et je l'ai senti plus vivement en cette occasion.

— Mais tu sais bien, dit Albert, que j'ai tenu fidèle compagnie à notre ami.

— Sans doute, mais les attentions d'une femme ont quelque chose de plus sensible ; nous apercevons ce qui échappe à l'œil d'un homme et resterait invisible pour lui. Enfin, j'avais besoin

de vous le dire, M. de Varennes, j'aurais voulu aller souvent vous porter mes consolations, et, seules, les convenances m'en ont empêchée.

— Vraiment, madame, votre bienveillance me comble, et je crois à la vérité du désir que vous exprimez avec tant de bonté pour moi.

— Il n'y a qu'avec madame Dusolier que j'ai pu laisser voir tout mon chagrin de vous savoir seul et malade; nous parlions de vous constamment. Nous avons bien regretté nos bonnes soirées d'intimité. Marie était, je crois, encore plus attristée que moi.

— Oh! vous êtes le héros du jour,

mon cher Arthur, reprit Albert; vous ne savez pas tout l'intérêt qui s'attache à votre complet rétablissement.

— Non vraiment, et j'attends que vous me renseigniez.

— Eh bien, mon ami, il y a près de deux mois qu'a eu lieu mon dernier grand bal, et j'ai annoncé que tant que vous ne pourriez pas y assister, je n'en donnerais pas d'autres.

— Comment, Albert, vous avez fait cela ?

— Mais oui ; n'était-il pas tout naturel que je tinsse compagnie à un ami qui m'est cher, et devais-je sacrifier à des indifférents un temps que j'employais

avec tant de plaisir à tâcher de vous distraire. Maintenant je ferai danser en l'honneur de votre guérison; je suis content, je permets qu'on se réjouisse.

— Vous êtes si bon, mon cher Albert, qu'il faut trouver tout naturel de vous ce qu'on admirerait chez un autre. Et quand ferez-vous danser vos adminis- [illegible] ?

— Mais la semaine prochaine; cela vous arrange-t-il ?

— Parfaitement, et je serais désolé de prolonger plus longtemps l'attente de vos invités.

Un domestique entra et remit à Albert

son courrier. L'écriture d'une lettre frappa sa vue.

— C'est de Georges, me dit-il; vous permettez ?

— Faites, je vous en prie, mon cher Albert.

Bientôt il reprit avec vivacité :

— Ah! que je suis satisfait! Georges m'annonce son arrivée et celle de sa femme. Le régiment qu'il commande part pour Melun sous peu de jours, et il s'empresse de me donner une nouvelle qui doit me faire un grand plaisir, me dit-il, s'il en juge par la joie qu'il éprouve à la pensée de nous revoir et d'habiter le même pays que nous.

— Pour moi, dit Berthe, rien ne saurait m'arriver de plus heureux que d'embrasser Louise et son mari.

Je pris part à la satisfaction de M. et de madame de Simiane, et je les laissai se réjouir à l'idée de la prochaine arrivée de leurs chers parents.

Je résolus d'aller faire une visite à madame Dusolier, et je me rendis chez elle en quittant la préfecture.

C'était avec un véritable plaisir que je me disposais à revoir l'aimable Marie. Tout en elle me plaisait, et mon âme éprouvait auprès d'elle un sentiment de calme qui me faisait rechercher sa société et m'y complaire.

Une teinte de mélancolie, qui était voisine de la tristesse, voilait les traits de madame Dusolier. Une vive rougeur l'anima à mon approche, de tristes pensées assiégèrent son front, et le tremblement de sa voix décélait son agitation.

Peut-être, pour la première fois depuis ma rencontre avec M. de Péronne, je me souvins qu'il était son beau-frère et que j'avais été bien près de mourir de sa main.

Son séjour fut de si peu de durée à Melun !

Sa passion pour madame de Simiane avait été une offense plutôt qu'un senti-

ment; mon amour pour Berthe n'en aurait pu éprouver de jalousie; quelle différence entre le trouble qu'elle faisait naître en moi et la frénésie que M. de Péronne avait montrée! Si, involontairement, j'étais coupable de l'aimer, les vœux insensés de la possession ne souillaient pas ma pensée.

En me battant avec M. de Péronne, je punissais une insulte; mais je ne lui faisais pas l'honneur de croire qu'il fût jamais dangereux ou à craindre auprès d'une femme, je ne dirai même pas vertueuse, mais honnête. De tels hommes feraient douter de l'amour, si leurs désirs effrénés pouvaient porter ce nom.

Cependant l'agitation de madame Dusolier se calma peu à peu, et elle se laissa aller au courant de son esprit gracieux, qui en faisait une personne fort remarquable, car alors sa timidité disparaissait pour faire place à un abandon qui laissait voir tous les mérites d'une éducation parfaite et d'un caractère digne et généreux.

Je lui parlai de la prochaine arrivée de M. et de madame de Selvigny.

— Ce sont deux fort agréables personnes, me dit-elle ; la famille de Simiane est heureusement douée, et tous ceux qui en font partie ont un mérite personnel qui fait que leur fréquentation

est très charmante. Lorsqu'ils sont tous réunis, il serait difficile de trouver un assemblage de personnes qui les égalassent, et comme beauté et comme bonté de caractère.

— Vous avez bien raison, madame ; tous les jours je découvre une vertu de plus chez Albert.

— Et Berthe, monsieur, quelle aimable femme ! on ne sait qui plaît davantage en elle, ou de sa beauté ou de son aménité.

Le nom de madame de Simiane me troubla, et quoique Marie eût prononcé cet éloge avec un parfait naturel, je crus y voir une intention, et je changeai la

conversation ; je lui demandai s'il y avait longtemps qu'elle avait vu madame Renneval.

— Son mari sort d'ici, me dit-elle ; il est venu m'inviter à passer la soirée chez lui. Madame de Nangis est un peu indisposée, et ses enfants voudraient la distraire pour tâcher de lui faire oublier ses souffrances.

— Ainsi, madame, vous irez à Nangis ce soir ?

— Mon Dieu, oui, la charité chrétienne m'en fait un devoir.

— J'aurai donc encore le plaisir de vous revoir aujourd'hui. Je dois une visite à ces dames, et il ne peut m'être dé-

fendu de choisir le moment le plus agréable pour la leur rendre.

Le substitut arriva bientôt; il était fort animé. Il sortait du palais, où il venait de soutenir une accusation. Desroches était le défenseur de l'accusé et avait obtenu un acquittement. M. Dusolier en paraissait fort contrarié. Je trouvai moyen de l'apaiser en lui parlant de la belle Herminie et en lui disant que je comptais le voir le soir chez elle. Cet homme avait des vivacités effrayantes, et je plaignis la pauvre Marie. Je me faisais le complice de M. Dusolier en flattant sa passion pour la femme du procureur général, et ce-

pendant je ne pensais et je ne voulais qu'être agréable à madame Dusolier.

Tant il est vrai que l'exemple de la pratique de hautes vertus élève notre âme et nous inspire dignement ; tandis que la fréquentation des gens vicieux nous fait souvent commettre presque des bassesses quand nous voulons nous mettre à leur niveau.

Nous nous promîmes de nous retrouver chez madame de Nangis, et je les quittai.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

—

Une soirée chez madame de Nangis.

La conversation était fort animée lorque j'arrivai chez madame de Nangis.

Le procès du jour faisait le sujet de l'entretien.

En général, je trouve que le ministère public se passionne trop dans l'interprétation d'un délit quelconque.

La justice ne devrait jamais revêtir que des formes graves.

Une accusation n'est pas toujours un crime prouvé.

Tant qu'il n'y a pas de condamnation, c'est un homme qui fait partie de la société, qu'on juge, et qui est quelquefois déclaré innocent. Les faits qui doivent prouver sa culpabilité n'ont pas besoin des foudres de la parole pour persuader. La vérité a une éloquence naturelle que la passion n'égale pas toujours.

Je voudrais qu'un accusateur fut con-

cis, juste ; ne se laissât pas entraîner par une conviction qui n'est pas toujours approfondie autant que le demanderait la saine justice. Tout en flétrissant le crime, il ne faudrait pas se laisser emporter par la vivacité de l'imagination.

La sensibilité et la raison devraient être des armes plus sûres, pour atteindre un coupable, que l'anathème et la malédiction.

Ces réflexions me furent suggérées par la discussion de M. de Renneval, de Desroches et de M. Dusolier.

Le procureur général et son substitut faisaient une affaire personnelle de l'ac-

quittement qui avait terminé la séance. Ils ne parlaient que de la conviction qu'ils avaient de la culpabilité de cet homme; pour moi, je voyais que leur amour-propre était plus grand encore que leur conviction. Ils groupaient et réunissaient les faits qui avaient donné lieu à la mise en accusation, et n'en faisant ressortir que les circonstances qui répondaient à leurs pensées, le crime de cette manière leur était toujours prouvé, mais le sangfroid, le calme qui auraient dû accompagner leurs réflexions, étaient loin d'y présider. Ils substituaient à la réalité leur propre manière de voir, de juger d'un fait, et

l'induction qu'ils en tiraient pouvait être plus ou moins une vérité.

Le chapitre des présomptions offre un vaste champ à qui veut l'exploiter ; mais il n'est pas à dire que tous les fruits qu'on y récolte soient de bon aloi et aient été tous produits par la première semence. Souvent une modification a fait éclore et donné cours à telle chose qui, sans cela n'aurait peut-être pas pris racine.

Desroches était animé d'un sentiment généreux en soutenant l'innocence de son client. Il était persuadé de cette innocence, et l'ardeur et la vivacité de sa parole disaient bien que la jeunesse a

une magnanimité de pensées que la connaissance du monde déflore tous les jours.

— Monsieur, lui répondait le substitut, je suis convaincu de la culpabilité de l'accusé, et il est épouvantable d'avoir acquitté un tel homme.

— Monsieur, lui dit Desroches, lorsque vous prenez la paro. pour demander la condamnation d'un homme, vous devez être persuadé qu'il a commis un crime. Dans le doute, vous abstenir serait votre devoir, car, sans cela, il y aurait crime aussi à accuser un innocent, et toutes vos paroles pour demander sa condamnation ne seraient qu'un affreux

mensonge. Me dire donc que vous étiez persuadé de sa criminalité, ne saurait me convaincre.

— Mais, s'écria madame Renneval, vous êtes d'un sérieux, messieurs, qui fait que notre soirée dégénère en cours de droit. Pour moi, je vous avoue que je n'aime ni les hommes de loi ni la chicane ; que, comme femme, il m'est bien permis d'être futile, et que j'use de mon droit en n'approfondissant jamais les questions sérieuses. Je vous demande donc un sursis et vous prie de vous occuper davantage de nous.

J'appuyai davantage la motion de la

belle Herminie, et la conversation prit un autre tour.

L'indisposition de madame de Nangis en fit quelque temps les frais. Elle nous assura qu'elle était beaucoup mieux, et que la tendresse de sa fille avait seule été mise à l'épreuve en cette circonstance; car ses souffrances étaient fort légères, continua-t-elle, et n'auraient pas dû inquiéter ses enfants aussi vivement.

M. Dusolier conservait une animation fébrile et une rancune sourde qui avaient besoin de s'épancher. Je crois que le sujet n'en était pas seulement dans son échec du jour, et que madame

Renneval pouvait bien en être la cause réelle.

La femme du procureur général était plus raide et plus guindée encore que d'habitude. Marie était le but de ses attaques et des traits acérés de son esprit méchant.

C'est en vain que je cherchais le sujet qui pouvait animer la coquette contre une aussi inoffensive personne que madame Dusolier, rien ne répondait à la question que je m'adressais.

Même pour moi, la belle Herminie avait un mordant dans l'esprit que je ne lui connaissais pas, et son urbanité de maîtresse de maison l'empêchait seule-

de se laisser emporter par son courroux, qui était bien manifesté.

—Savez-vous, me dit-elle, que vous êtes resté bien pâle, monsieur le vicomte; je lisais aujourd'hui un de nos romans nouveaux, et le héros avait beaucoup de traits de ressemblance avec vous. D'abord, la pâleur est de faveur, la mélancolie fort à la mode. Cela n'empêche point que l'on ne s'humanise et que la sentimentalité ne s'échappe en quelques écarts fort terrestres; mais enfin, l'apparence est sauvée, et c'est le principal. On ne se méfie pas de ces hommes, qui n'ont l'air que de vivre et de s'égarer seulement en pensées amoureuses, et

l'on se figure que les exigences de notre nature ne sauraient approcher d'eux. Il semble que leur âme seule les entraîne et est coupable, et les péchés de l'âme sont péchés véniels ; on ne peut s'en formaliser. Il en est de même de certaines femmes : sous le voile de la réserve, elles s'abandonnent à tous leurs criminels penchants ; mais une profonde dissimulation les sauve, et on les croit vertueuses parce qu'elles sont plus infâmes que d'autres, car elles usurpent un respect qu'elles ne méritent pas.

— En vérité, madame, vous nous disiez tout à l'heure que vous n'approfondissiez

jamais les questions sérieuses, et vous nous faites des réflexions sur l'amour et le sentiment qui sont si justes, qu'on croirait vraiment que vous avez au moins étudié ce sujet-là. C'est trop que de joindre le talent de la théorie à la pratique.

— Vous me flattez toujours, monsieur le vicomte, et je déteste les louanges

J'avais pourtant mis dans le ton de ma réponse plus d'ironie que de conviction.

Madame Dusolier demanda à lafemme du procureur général si elle se disposait à aller au bal de leur préfet, qui ne devait pas tarder à avoir lieu.

— Mon Dieu, madame, lui répondit-elle, la santé de ma mère m'affecte beaucoup trop pour que je songe à prendre aucune espèce de plaisir, et je ne pourrais, certes danser, la sachant ici seule et malade.

— Mais madame de Nangis est beaucoup mieux, ce me semble.

— Oui, mais tant que ma mère sera souffrante, je croirai nécessaire de lui prodiguer tous mes soins. Je ne fais pas parade de grands sentiments d'amour et de dévouement filial, pourtant je remplis mes devoirs de famille avec la simplicité qu'on doit mettre à ces sortes de choses. Je sais que tout le monde ne

pense pas comme moi, et que du moment qu'une femme s'est posée en victime sacrifiée et résignée, elle fait bon marché de sa véritable dignité, qui consiste dans la pratique des vertus de son sexe.

Décidément, madame Renneval était dans des dispositions sentencieuses et moralistes. Il était difficile d'aborder un sujet qui ne provoquât pas son mécontentement. Desroches s'aperçût comme moi de son irritation, et ses regards interrogateurs me le laissèrent voir; mais je ne comprenais pas davantage que lui, et ce fut sans succès que je m'interrogeai moi-même.

Les heures me semblaient d'une interminable longueur. Cependant je n'aurais pas voulu donner le premier le signal du départ. A la campagne il n'est guère permis de se retirer au milieu de la soirée ; on n'a pas, comme à Paris, le prétexte de se présenter dans plusieurs salons le même soir, et je craignais encore les réflexions que mon départ aurait provoquées.

Les esprits méchants ont cela de terrible, que quoi qu'on fasse, quelques précautions qu'on prenne, ils trouvent toujours moyen d'interpréter à mal nos paroles et de dénaturer toutes nos actions.

Enfin l'heure de la délivrance sonna ; nous quittâmes Nangis, et je me retrouvai chez moi, contrarié, ennuyé et mécontent.

CHAPITRE TROISIEME.

III

—

Une calomnie.

Les quelques jours qui suivirent se passèrent pour moi assez tristement.

L'arrivée à Melun de M. et madame de Selvigny fit une légère diversion à la torpeur dans laquelle je vivais.

Albert n'avait pas exagéré ses louanges en me parlant de l'agrément de leur société. Il y avait en eux la véritable essence de la gracieuseté élégante et spirituelle.

Madame de Selvigny était à peu près du même âge que Berthe, mais là s'arrêtait le seul rapprochement qu'on pût faire en les regardant! Grande et svelte; d'un maintien d'une irréprochable dignité, Louise de Selvigny était tout aristocratie. On retrouvait en elle le type de cette ancienne noblesse d'autrefois dont les alliances de génération en génération n'avaient jamais dérogées. C'était bien là ce sang pur de tout alliage

plébéien. Blonde, rose et fraiche, ses magnifiques yeux bleus tempéraient par leur douceur la sévérité d'un front altier et d'un port de tête tout à fait majestueux.

Georges aussi était blond, et rien de plus délicieux que sa physionomie mobile et expressive. Il avait encore tous les dehors de la jeunesse. Son brillant uniforme qu'il portait avec grâce dessinait sa taille élégante et en faisait ressortir toute la souplesse.

Ils produisirent un véritable effet d'admiration le jour du bal de la préfecture.

Il était difficile de voir de plus jolies

femmes que les deux cousines. Marie seule par sa beauté naïve et touchante, pouvait distraire les regards qu'elles attiraient.

La triomphante Herminie voyait sa cour louangeuse l'abandonner, et elle en était réduite au seul M. Dusolier. Son dépit devait être extrême, ses yeux lançaient des éclairs.

Desroches s'approcha d'elle ; il venait de danser avec mademoiselle Dusolier, et sa physionomie conservait encore le reflet du plaisir qu'il avait ressenti auprès de l'aimable femme.

Je ne sais ce que lui dit madame Renneval ; mais ses traits se contractèrent

et sa figure changea complétement d'expression.

Cependant, l'orchestre donna le signal d'une nouvelle contredanse, et je les vis prendre place à un quadrille.

Je m'éloignai.

Il y avait beaucoup de monde ; il faisait chaud, l'air me semblait pesant.

Le bal était fort animé.

Les salons offraient un coup d'œil tout à fait merveilleux. J'en fis compliment à madame de Simiane. Elle trouva comme moi que la chaleur était très grande ; je lui offris mon bras et nous fîmes quelques pas pour tâcher de respirer.

Nous nous éloignâmes peu à peu, et encore une fois, je me retrouvai dans le boudoir de Berthe.

— Ah ! on respire plus facilement ici me dit-elle ; si vous le voulez nous y resterons un instant ?

— Elle prit place sur un canapé ; je me mis auprès d'elle ; puis elle continua :

— Je profiterai de cette solitude pour tâcher de vous exprimer toute ma gratitude !

— Que voulez-vous dire, madame ?...

— Croyez-vous donc, monsieur, que je ne suis point touchée de votre conduite généreuse, et que la manière dont

vous avez pris ma défense ne mérite pas toute ma reconnaissance. Ah ! ma sensibilité ne connaît point d'expressions qui puissent vous peindre tout ce que je ressens ! Et si vous saviez combien il m'en a coûté pour taire ce secret à Albert. C'est la première fois que j'aurai eu une pensée à lui cacher. Mais pour parler de vous, il fallait encore en nommer un autre, j'ai eu peur ; j'ai craint que mon mari ne voulût aussi venger mon injure, et je me suis tue. Avec vous, Arthur, il ne pouvait en être ainsi, j'ai dû parler. De la scène qui s'est passée ici, j'ai tout oublié, excepté le dévouement de votre amitié que je me rappellerai tou-

jours ! ne dites rien... vous devez bien savoir qu'une dénégation ne me convaincrait pas !... Je vais embrasser mon fils ; je vous retrouverai là, n'est-ce pas ?

Elle me tendit sa main ; je la pressai sur mes lèvres, trop ardemment pour le seul sentiment d'amitié qu'elle me supposait !

Oh ! il fallait aimer, adorer cette femme ou la fuir à jamais !

Un bruit de voix me tira de mon ardente rêverie.

C'était madame Renneval et Desroches qui s'avançaient. Ils paraissaient tous deux fort animés. Ils s'arrêtèrent dans la pièce qui précédait le boudoir, mais

l'étoffe de soie des portières n'interceptait pas leurs paroles, et j'entendis la suite d'une conversation qu'ils paraissaient avoir commencée lorsque je les perdis de vue.

— Oui, monsieur, disait madame Renneval, ils sont encore partis ensemble. Certes, je ne voulais pas vous le dire, et vos instances seules m'on fait parler.

Et puis j'ai souffert de vous voir la dupe des grands sentiments vertueux de M. de Varennes. Vous êtes jeune, vous ne vous doutez pas de la duplicité des hommes! Comment avez-vous pu croire que M. de Péronne et lui étaient gens à

se battre pour une querelle de journal !

— Mais, madame, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, le ton et les manières de M. de Péronne ont été, autant que la diversité de leurs opinions, la cause de ce duel.

— Et moi, monsieur, je vous dis qu'il n'en est rien. Madame Dusolier, avec ses airs vaporeux et langoureux, aurait fort bien eu à pleurer la mort de son adorateur, si le bel Arthur avait succombé, M. de Péronne, en ayant la générosité de taire à M. Dusolier les écarts de sa femme, il faut le reconnaître, a été trop généreux, car c'est laisser usurper la tendresse d'un honnête homme de la

plus épouvantable manière. Prennent-ils seulement la peine de dissimuler leur liaison ; le moindre respect humain les retient-il ? Où est madame Dusolier, vous êtes sûr de voir arriver M. de Varennes.

Le cavalier de Marie, c'est lui, toujours lui. Même chez moi, ils ne craignent pas de se donner des rendez-vous !

— Ah ! madame, en êtes-vous bien certaine.

— Comment, monsieur ? mais sans aucun doute. L'autre jour encore le vicomte avait été dans la journée à Melun, M. Dusolier me l'a dit ; et le soir ils se sont retrouvés chez moi. Aujourd'hui, Marie était souffrante, elle vous l'a assuré ; aussi voulait-elle partir de bonne

heure, c'est vous qui me le dites, et M. de Varennes, qui était là, disparut dans le même moment.

Je vous proteste que c'est indigne et d'un scandale épouvantable; vous m'en voyez toute bouleversée.

— Vos paroles, madame, me causent une peine cruelle. J'aime M. de Varennes; toutes mes sympathies lui sont acquises. Quant à madame Dusolier, mon admiration et mon respect pour elle sont si grands, que de simples suppositions, auxquelles le hasard seul peut donner une apparence de vérité, ne sauraient les aliéner.

Si vous le voulez, nous rentrerons dans les salons; car je le vois le monde

interprète à mal les plus simples actions et je craindrais que vous ne fussiez aussi en butte à ses suppositions malveillantes. Convenez-en, madame, en cette occasion ce serait bien injuste, car votre indignation en parlant de la vertu outragée fait bien voir que ce n'est pas vous qui la fouleriez à vos pieds.

Ils s'éloignèrent.

J'étais anéanti.

La pure Marie accusée par madame Renneval !...

La maîtresse éhontée de M. Dusolier souillant de ses paroles venimeuses un ange de modestie, de vertu ! Oser parler pour la calomnier de celle qu'elle outrageait tous les jours !

Et il n'y a pas de punition pour un semblable crime.

Un homme outragé a le droit de demander compte d'une injure, de la venger ; une femme attaquée dans ce qu'elle a de plus cher, l'amour, le respect qu'un mari lui doit, souffre en silence ; la plainte ne lui est même pas permise ; si elle connaît la vérité, si la rivale indigne qu'on lui donne ne reste point un mystère pour elle, il faut qu'elle se résigne, elle doit se taire, car ses plaintes car les paroles qui les exprimeraient seraient une humiliation qui retomberait encore sur elle.

Et non contente de faire souffrir ce supplice à Marie, car je pensais bien

qu'elle n'ignorait pas la liaison de son mari, il fallait encore que l'indigne coquette l'offensât par ses soupçons vicieux.

Berthe revint bientôt; elle reprit mon bras et nous rentrâmes dans le bal.

J'aperçus Desroches qui vint au-devant de nous.

— Vous êtes bien pâle, mon ami, me dit-il.

— En effet, s'écria madame de Simiane, vous ne paraissez pas bien. Tout ce bruit vous aura fatigué; il faut vous soigner, vous êtes encore convalescent. Votre santé appartient à vos amis, vous nous êtes bien cher, ne l'oubliez pas, et

prouvez-nous que vous nous aimez aussi en prenant grand soin de vous.

— Votre bienveillance, madame, revêt des formes si charmantes, que je voudrais réellement être souffrant, pour mériter, sans l'usurper, une sollicitude qui vous montre à moi avec toutes les grâces de la bonté.

Nous échangeâmes encore quelques paroles.

Albert vint nous rejoindre et sa femme lui fit part de ses craintes sur ma santé. Il fut de son avis sur le bouleversement de mes traits et m'engagea à me soigner.

— Il faut le renvoyer, dit Berthe. Oui, monsieur, continua-t-elle en s'adressant

à moi, vous avez besoin de repos.

— Je me soumets à votre ordonnance, madame, je vous quitte.

Albert vint avec moi jusqu'à ma voiture et me dit adieu en m'assurant qu'il viendrait bientôt me voir car il avait besoin d'être tranquillisé sur ma santé qui l'inquiétait.

CHAPITRE QUATRIEME.

IV

—

Desroches.

Mon indignation, en songeant à l'épouvantable conduite de madame Renneval, était extrême.

J'avais besoin de revoir Desroches, de lui parler. Sa réponse, presque méchante

pour la femme du procureur général, et si digne en même temps quant à madame Dusolier et à moi, me faisait soupçonner que lui aussi était instruit de ses relations intimes avec le substitut.

Et j'étais le prétexte des abominables calomnies de madame Renneval. Mon amour pour une autre avait obscurci ma raison. Je n'avais pas réfléchi que mon assiduité auprès de Marie pouvait donner lieu à des suppositions infâmes. Cette douceur, ce calme que je ressentais auprès d'elle, elle semblait les partager, ma présence ne paraissait jamais lui être importune. Son émotion, en me revoyant, avait été visible.

Etais-je donc plus imprudent que je

ne le supposais? Avais-je à me reprocher d'avoir fait naître un sentiment coupable dans l'âme candide de Marie. Outre sa réputation attaquée par les horribles paroles d'une furie jalouse et envieuse, avais-je causé un autre mal et devais-je me croire plus répréhensible encore.

Cette idée m'effraya. Les propos de la malveillance ont un écho dont le retentissement s'étend au loin et déchire les meilleures réputations, mais les souffrances d'un cœur atteint dans sa tranquillité douloureuse, comme Marie pouvait en offrir l'exemple, sont intraduisibles et sans pareilles.

En cette circonstance, l'amour-pro-

pre ne m'aveuglait pas en de chimériques suppositions. J'en avais peur, je voulais douter, mais l'idée que Marie m'aimait me revenait toujours.

Et c'était moi qui aurais à me reprocher d'avoir troublé cette âme naïve! Moi, malheureux, dévoré d'un amour impossible.

Car, je ne pouvais plus me le dissimuler, ma passion pour Berthe exerçait un empire absolu sur mon cœur.

Et il avait fallu, que malgré toutes nos précautions, je devais rendre cette justice à M. de Péronne, qu'en cette occasion, il s'était conduit en galant homme, on recherchât d'autres causes à notre

rencontre que celles que nous avions laissé connaître.

La malignité des esprits vicieux trouve toujours un prétexte pour répandre son venin ; et ce qu'ils ne peuvent expliquer clairement, ils l'interprètent selon leur jugement dépravé.

Dans les propos de madame Renneval, il y avait une apparence de vérité, il fallait bien le reconnaître. C'est ce qui causait mon désespoir. La droiture, la pureté d'âme de Marie l'avaient laissée s'abandonner sans réserve à toutes ses impressions, et elle ne dissimulait pas sa préférence bienveillante pour moi.

La surabondance d'un cœur jeune, ardent, qui cherchait à épancher les

trésors de sa tendresse, l'avait seule entraînée.

Elle est si malheureuse là femme passionnée, aux croyances généreuses, qui ne trouve autour d'elle que sécheresse, égoïsme et dépravation. Combien, hélas! dans ce monde nous offrent cet exemple.

Desroches vint me voir.

J'étais inquiet, me dit-il, et je vois avec une réelle satisfaction que c'est à tort; vous me paraissez tout à fait remis.

— Oui, mon cher Desroches, je suis bien, très bien; une douloureuse sensation avait seule causé le bouleversement de mes traits qui vous a si fort surpris.

Je vous attendais, j'avais un véritable besoin de vous voir, d'épancher avec vous mon indignation, mon courroux. Hier, Desroches, j'ai entendu votre conversation avec madame Renneval, jugez si, en effet, je devais être ému. Je n'ai point besoin de vous dire que c'est un abominable tissu de mensonges, n'est-ce pas? Mais ce que je dois faire, c'est de vous remercier de n'avoir pas laissé attaquer la réputation d'une femme qui mérite tous nos respects, et d'avoir défendu un ami qui était digne qu'on ne le laissât pas aussi outrageusement accuser, croyez-le.

— Ah! vous n'aviez pas besoin

de vous justifier, mon cher Arthur.

— Mais comment cette femme infernale a-t-elle été amenée à pouvoir vous faire le confident de ses calomnies ?

— Mon cher, je serais bien embarrassé de vous le dire. Je venais de quitter madame Dusolier, lorsque je m'approchai d'elle. Je ne sais ce que je lui dis, mais elle saisit un mot au passage et se mit à entreprendre avec fureur le détail de la toilette de madame Dusolier. Elle prétendit qu'elle ne l'avait jamais vue aussi élégante.

— En effet, madame, lui dis-je, madame Dusolier est fort bien mise.

— Dites, monsieur, que c'est scanda-

leux, une femme devrait avoir honte de se montrer ainsi presque nue.

— Mais, madame, je n'ai rien remarqué d'extraordinaire dans la coupe de sa robe.

— Je le crois bien, les hommes sont aveugles, ils ne voient rien. Puis alors elle se mit à me parler à mots couverts et fort équivoques de madame Dusolier, de l'aveuglement de son mari ; enfin, malgré moi, je dus entendre toutes ses suppositions malveillantes. Et je ne puis en douter, c'était un parti pris, sa colère était jouée. Peut-être a-t-elle cru qu'auditeur bénévole, je l'écouterais patiemment et me ferais l'écho de ses mé-

disances; mais je pense avoir trompé son attente, elle doit être furieuse.

— Vous l'avez engagé à finir son *a parte* avec vous d'une manière bien méchante; saviez-vous donc, mon cher Desroches, tout ce qu'il y avait de vérité mordante dans votre réponse, et que la femme qui osait accuser madame Dusolier d'une passion coupable et vanter si haut ses préceptes de vertu à elle, saviez-vous qu'elle est la maîtresse sans pudeur de M. Dusolier?

— On me l'avait dit, mon cher Arthur, et je ne l'avais pas cru; mais en l'entendant se déchaîner contre madame Dusolier, cette pensée m'est revenue, et

dans le doute, j'ai laissé ma colère se répandre en des paroles que plus de réflexion et de calme auraient sans doute arrêtées sur mes lèvres. Je m'applaudis maintenant de les avoir prononcées puisqu'elles sont une vérité. Mais entendre accuser des absents, avancer contre eux des faits qui sont une accusasion et cela sans nécessité, avec la seule conviction de faire une mauvaise action; ah! je n'ai pu le comprendre, et certes, il n'était pas besoin que je me rappelasse notre chère amitié pour ne pas laisser attaquer votre nom et le défendre!

Vous ne sauriez vous figurer le mal affreux que m'a fait madame Renneval!

Cette femme que j'entendais flétrir d'un honteux commerce adultérin, celle qu'on accusait de manquer à toute la retenue de son sexe, j'en avais fait une idole dans mon cœur; je l'adorais en silence; j'aurais craint de ternir l'aúréole d'amour et de respect dont je l'entourais par les élans de ma passion, et à son nom était jointes les réflexions les plus outrageantes. Ah! ce que j'ai ressenti de douleur, de désespoir en cet instant, je ne reconnais à aucune expression le pouvoir de le peindre!

L'arrivée d'Albert et de son cousin mit fin à notre entretien.

Ce que m'avait dit Desroches de son

amour pour madame Dusolier ne me surprit pas. Depuis longtemps je m'étais aperçu qu'elle avait en lui un admirateur fervent.

Je lui sus un gré infini de sa franchise; il me montrait par là qu'il ne lui restait aucun doute sur mes sentiments pour madame Dusolier. Me faire le confident de son amour pour elle, c'était reconnaître que je ne pouvais en être jaloux.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Berthe.

A quelque temps de là, j'étais un soir auprès de Berthe.

Nous étions seuls dans son boudoir.

Sa délicieuse toilette rehaussait encore sa beauté divine et merveilleuse.

Une élégante robe de crêpe bleu, garnie et ornée de diamants et de fleurs, la parait. Des fleurs, des diamants aussi, mêlés dans ses cheveux ajoutaient par leur éclat à la vivacité de son expressive physionomie.

Nous devions passer la soirée chez M. de Selvigny, et Berthe m'avait fait promettre de lui consacrer les quelques heures qui devaient s'écouler avant que le moment fût arrivé de se réunir chez son cousin.

Pour cela, j'avais dîné à la préfecture.

Albert s'était absenté et devait nous retrouver chez madame de Selvigny.

Sa femme en sortant de table se mit à sa toilette.

— Puisque vous serez mon cavalier, Arthur, me dit-elle, je veux vous faire honneur. Pour vous, je vais tâcher de me rendre bien belle soyez patient, ce ne sera pas long!

En effet, elle revint bientôt près de moi et je pus l'admirer tout à mon aise.

Il y a dans la parure d'une femme un attrait d'élégance qui saisit et nous retient captif. On est ébloui d'abord par l'éclat d'une riche toilette. Puis, peu à peu, on détaille chaque objet qui la compose pour reconnaître et louer le goût de celle qui l'a conçue ; puis encore

les pensées suivent un autre cours et l'on ne voit plus que la femme, mieux parée de ses seuls attraits que par tous les ornements qu'elle a appelés à son aide.

Il est cruel le combat qu'un honnête homme a à soutenir avec lui-même quand il ne veut pas laisser les passions mauvaises envahir son âme. La route de la vertu n'es pas toujours facile à suivre; et celui qui ne s'égare pas dans les innombrables sentiers que présente la vie, celui-là seul peut dire qu'il a triomphé et vaincu un ennemi souvent indomptable.

— Malgré moi, mes yeux s'arrêtaient

avec trop de passion sur Berthe. Je la voyais si belle, si enivrante qu'un trouble cruel m'agitait. La simplicité de ses manières, la touchante amitié qu'elle me témoignait étaient autant de douleurs ajoutées à ma souffrance, car, parfois, je me surprenais à leur donner un sens qu'elles ne pouvaient avoir. Mon amour interprétait en sa faveur des témoignages d'affection provenant seuls d'un naturel expansif; et, peu de minutes après les avoir conçues, je rejetais loin de moi des idées impossibles.

— Savez-vous, me dit-elle, que vous ne paraissez pas bien; êtes-vous donc encore malade et dois-je m'accuser d'être

la cause de vos souffrances ? Ce malheureux duel a augmenté en vous la mélancolie à laquelle vous vous laissez trop aller. Un instant je l'ai crue dissipée. Nous paraissiez vous complaire auprès de nous, y être heureux. Maintenant il n'en est plus ainsi ; ou vous êtes animé d'une gaîté qui m'effraye, car elle ne semble pas naturelle, ou, tout à coup, vos regards deviennent distraits, vagues, et leur expression douloureuse, malgré moi, m'attriste et me fait mal. Vous semblez lutter contre une pensée intérieure. Qu'avez-vous donc, Arthur ? Ne nous croyez-vous pas susceptible de partager vos chagrins si vous en avez, et

de prendre part à vos peines quelles quelles soient! C'est mal à vous de souffrir en silence. Epanchez votre cœur, mon ami; nous vous aimons, vous le savez. Pourquoi faut-il que nous soyons seuls si heureux, et que nous ne puissions vous communiquer un peu de notre bonheur!

— Oh! vous êtes bonne, madame, trop bonne. Mais je n'ai rien, croyez-le. Si parfois je suis triste n'est-ce pas bien naturel. Seul, isolé, la vie ne m'offre qu'une longue solitude avec moi-même. Si j'ai trouvé ici des amis chers et précieux, leur affection dévouée et consolante est quelquefois insuffisante pour

remplir le trop plein d'une âme ardente. N'accusez que d'une surabondante tendresse de cœur la tristesse qui parfois envahit mon esprit.

— C'est plus que de la tristesse, et dans la manière seule dont vous me dites ce que vous ressentez, il y a du désespoir! Oh! les femmes sont physionomistes, et je veux que vous me fassiez toutes vos confidences. Vous êtes tourmenté par quelque chose, j'en suis sûr : tout me le dit.

— Mais non, madame, je vous proteste qu'il n'en est rien; et si vous m'accusez de mélancolie, de désespoir, je pourrais aussi vous faire un reproche.

— Vraiment! et comment cela?

— C'est celui d'être fort romanesque et d'avoir tant d'esprit, que vous composez sur moi un personnage beaucoup plus intéressant que je ne le suis en réalité.

— Vous allez encore changer de conversation et appeler les ressources d'une imagination féconde au secours de votre émotion ; mais cette fois je vous devine, et je déjouerai ce complot. Pourquoi vouloir éluder de me répondre? Vous me feriez presque penser que vous ne me croyez pas capable de vous comprendre. Si vous me trouvez toujours gaie, c'est que je suis heureuse; cepen-

dant, il n'en résulte pas que je ne sache compâtir aux chagrins réels. Mon cœur et ma sensibilité sont facilement émus, croyez-le bien.

— Qui pourrait en douter, madame, en vous voyant animée des sentiments généreux, que vous exprimez avec tant d'émotion? Mais, je vous le répète, votre inquiète sollicitude s'agite à tort, et aucun sujet ne me préoccupe ni ne me tourmente. Je serais bien embarrassé de donner un nom à l'espèce d'inquiétude qui est en moi, et je dois accuser ma nature rêveuse des préoccupations soudaines que je ne sais pas assez réprimer.

Il faut me pardonner, j'ai besoin d'indulgence.

— Vous pardonner, Arthur! vous savez bien que cela serait déjà fait si j'avais eu à vous accuser. Mais, bien au contraire, je vous demande de me dire vos peines, car vous en avez; je veux les partager et non m'en faire juge. Un souvenir cher et cruel est-il donc toujours le maître absolu de votre âme, et vous abandonnez-vous sans mesure à des regrets stériles? Votre femme elle-même, mon ami, vous dirait que c'est trop la pleurer!

— Ah! madame, quel mot avez-vous prononcé, et quel souvenir invoquez-

vous! Ma femme! Mais je l'oublie, mais ingrat envers sa mémoire vénérée, elle n'est plus ma constante pensée. Une autre image a remplacé la sienne. J'aime, j'adore une femme enchanteresse; je n'ai pu rester froid devant tant d'attraits réunis. Ah! plaignez-moi, Berthe, car je suis bien malheureux. C'est en vain que j'ai appelé à mon aide la raison, le courage d'un homme. La lutte est au dessus de mes forces, et je succombe à la vivacité d'un amour coupable, mais indomptable!

— Qu'avez-vous dit, Arthur? vous, dévoré d'un amour coupable? oh! cela est impossible!

— Plût à Dieu, Berthe; mais je ne puis dissimuler davantage, ma passion est plus forte que moi.

— Est-ce bien vous qui tenez ce langage? oh! je ne reconnais plus le digne Arthur! celui qui s'était élevé si haut dans mon esprit, dont j'admirais la noble vie. Quoi! une passion coupable envahit tout votre être et vous la laissez vous dominer. Vous avez lutté, dites-vous; mais en luttant, vous n'avez songé qu'à vous. L'avenir, le repos d'une autre personne troublés par votre amour, y avez-vous pensé. Je ne vous demande pas le nom de celle que vous aimez. Malheureusement, je le devine!

Pauvre Marie, déjà si malheureuse, lui réserviez-vous encore cette nouvelle épreuve, ô mon Dieu!

— Marie, avez-vous dit? Ah! pourquoi parler d'elle?

— Vous avez raison, Arthur, son nom seul, prononcé en ce moment, est déjà une offense pour elle...

On nous interrompit.

C'était le petit Maxime. Il revenait de chez madame de Selvigny, où il avait dîné. Elle avait consacré sa journée à fêter les amis et les camarades de ses enfants, et le soir devait amener la réunion des parents.

L'arrivée de Maxime me rendit à moi-même.

Je fus effrayé de l'entraînement auquel je m'étais abandonné. Un moment plus tard mon secret m'échappait tout entier. Berthe aurait su que c'était elle que mon amour outrageait. Son courroux; sa haine peut-être eussent succédé aux marques si précieuses de son affection.

C'était une mère, protégée par la présence de son fils, que je revoyais, et dont, un instant, avant, j'allais ternir la pureté par des paroles passionnées. Le réveil fut terrible, et j'appelai à mon secours toutes les puissances de ma volonté pour vaincre un amour qui me rendait parjure à l'honneur et à l'amitié,

CHAPITRE SIXIEME.

VI

—

Résolution.

Quand, en sortant de chez M. de Selvigny, je me retrouvai seul chez moi, je pus enfin me reconnaître et m'interroger.

Les quelques heures que je venais de

passer au milieu du monde, et pendant lesquelles j'avais cherché un étourdissement nécessaire au tumulte de mes idées m'avaient causé une lassitude extrême.

Cependant, ma pensée ne pouvait rester inactive ; elle évoquait les moindres détails de mon entretien avec Berthe et en tâchant de m'en retracer les mots, je cherchais à y lire une excuse à l'entraînement que j'avais ressenti.

Mais rien ne pouvait venir en aide à mon désir de m'absoudre, et de me trouver moins blâmable que je ne l'étais en effet.

Je me demandai si Berthe avait donné lieu par quelques paroles à l'étrange

délire qui s'était emparé de tout mon être ; mais il n'en était rien.

Ses sollicitations, pleines d'intérêt pour moi, témoignaient seules d'un sentiment amical. Toute autre pensée était loin de pouvoir pénétrer dans son esprit.

Je ne pouvais donc me le dissimuler plus longtemps, dans sa présence seule il y avait un danger. Il fallait ne plus la voir, la fuir.

Et je n'étais pas coupable seulement envers moi.

Une autre aussi avait le droit de me demander compte de ma conduite. Ma-

rie, sur laquelle mon silence laissait planer un doute.

Son nom était venu à mon secours. Sans elle, Berthe n'aurait pas pris ainsi le change ; à quelle autre femme aurait-elle pu attribuer ma passion ? quelle autre, après elle, était plus capable de me l'inspirer que Marie ?

Elle avait raison, c'était elle que j'aurais dû aimer ! Il me semblait qu'alors l'offense eût été moins grande. Je ne trahissais pas l'amitié confiante de M. Dusolier était indigne de posséder le trésor qu'il dédaignait. Quelle différence avec Albert !

La méprise de Berthe, en croyant

Marie l'objet de ma tendresse, n'était pas extraordinaire ; mon amour étant plus fort que moi, en m'entraînant en des paroles dont l'ardeur et la vivacité m'effrayaient moi-même, ne me laissait cependant pas maître d'oublier combien j'offensais Albert.

L'agitation de mes pensées m'empêchait de joindre l'expression de la vérité à ce que j'exprimais, et ce fut sans oser regarder Berthe en face que je lui fis mon étrange confidence.

Il fallait donc partir, quitter Livry.

C'était une décision pénible ; cependant, la raison l'ordonnait. Un moment

de tranquillité, de repos ne m'était plus permis.

Près de Berthe ce serait une contrainte de tous les instants. Aussitôt que je me retrouverais seul avec elle, des craintes toujours nouvelles m'assiégeraient.

L'appréhension de m'abandonner encore à mon délire ne me quitterait plus. Quelle situation et quelle lutte à soutenir avec ma raison.

Puis Albert, que je ne pourrais voir non plus sans trouble. A chaque minute, je croyais qu'il avait lu au fond de ma pensée que mon secret ne m'appartenait plus.

Sa gaîté me semblait railleuse, et s'il

devenait pensif, je me figurais qu'il contenait sa colère et qu'elle allait éclater au premier mot que je prononcerais.

Cette position était intolérable ; il fallait y mettre fin.

Puis je songeai à Marie, à mes torts envers elle.

En restant, il me faudrait aussi changer de conduite avec elle. Je ne devais pas achever de la compromettre par mon assiduité. Et si, en effet, je ne m'abusais pas, si Marie m'aimait, devais-je la tromper ?

N'était-il pas indigne de chercher auprès d'elle à donner le change à mon amour ; si j'avais pu être excusable en

cédant à un entraînement irrésistible, rien ne m'aurait justifié en agissant froidement. C'était une nouvelle lutte que je ne devais pas essayer de tenter, car le succès, quel qu'il fût, devait briser le cœur de Marie. Coupable, ses remords m'eussent été un reproche affreux, innocente, son amour aurait gémi de ma froideur.

La droiture de mon esprit, le respect que je me devais à moi-même, me dictaient la seule conduite digne d'un honnête homme.

Ma résolution fut donc décisive, je devais partir.

Je donnai tous les ordres nécessaires pour mon prompt retour à Paris.

J'allai à Melun faire mes adieux à Albert, à Berthe.

J'étais embarrassé de leur annoncer mon brusque départ.

Comment recevraient-ils cette nouvelle ?

Nous étions dans les derniers jours de février, et s'il n'était pas extraordinaire d'arriver à cette époque à Paris, car c'est bien alors la saison du monde, des bals, des plaisirs ; n'en trouveraient-ils pas moins bien étrange que je les quittasse aussi précipitamment pour

aller me jeter dans le tourbillon des joies parisiennes.

Mais cette considération ne pouvait me retenir ; il fallait partir. En remplissant un devoir, je puiserais dans ma satisfaction le courage et les forces nécessaires pour accomplir ce douloureux sacrifice.

— Comment, mon ami, s'écria Albert, vous partez, vous nous laissez, ah ! je ne puis le croire encore !

— Je vous l'ai dit, mon cher Albert, une lettre fort pressante, un service qu'on réclame de moi, n'ont pu laisser aucune hésitation entre mon devoir et mes regrets. Vous-même, à ma place.

vous agiriez ainsi que moi ; ce secret ne m'appartient pas tout entier, sans cela, je vous ferais juge de ma position, et vous verriez qu'il n'y a pas à hésiter.

— Il faut le croire, mon ami, dit Berthe ; Arthur est généreux, c'est un noble cœur ; s'il part, s'il nous quitte après s'être trouvé bien auprès de nous, après surtout qu'il est convaincu de la bonne amitié que nous lui portons, c'est que sa présence est nécessaire à d'autres ; c'est qu'il sait bien que nous ne l'accuserons pas de nous laisser pour aller chercher des plaisirs plus brillants peut-être, mais moins doux que ceux qu'il a goûtés ici.

Et puis, continua-t-elle, vous nous reviendrez, ce n'est pas une absence éternelle, car alors vous ne m'en verriez pas prendre mon parti aussi facilement.

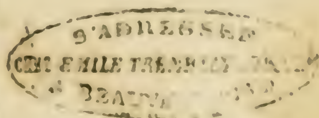
— Oui, madame, oui, je reviendrai. L'espérance de vous revoir, de presser encore la main à mon cher Albert, me donne seule du courage; sans cela croyez-le bien, je n'aurais peut-être pas la force de partir!

— Qu'il en soit donc ainsi que vous le voulez, mon cher Arthur, dit Albert, mais; je vous le jure ici, si vous ne revenez pas bientôt à Livry, ce sera moi qui irai vous rendre une visite à Paris. Il y a longtemps que je n'ai été y faire

un voyage; et je vous prie de croire que je ne laisserai certes pas échapper l'occasion d'aller vous gronder d'avoir manqué à votre promesse et de vous pardonner en vous pressant dans mes bras! Mais partez-vous si vite, et ne nous reverrons-nous pas encore une fois?

— Non, mon cher Albert, cet adieu est le dernier; c'est quand une action est difficile à accomplir qu'il faut appeler à son aide la résolution et la précipitation, et convenez que je suis dans ce cas-là.

Je compte me mettre en route ce soir; j'ai quelques visites indispensables à faire avant mon départ... Cependant, il



y aurait moyen de nous revoir encore aujourd'hui ; venez dîner avec moi, et en sortant de table vous me mettrez en voiture ; j'aurai pressé la main d'un ami la dernière, et cela me sera d'un bon espoir pour la suite de mon voyage.

— Eh bien, Arthur, je vous le promets, dans quelques heures nous nous retrouverons à Livry.

— Quoi, Albert, dit Berthe, vous me laisserez ainsi seule ; moi, qui suis déjà si attristée par le départ de notre ami. Savez-vous le moyen que je vais employer pour dompter ma tristesse ; ce sera d'aller la partager avec une autre. J'irai trouver Marie, et à nous deux nous pen-

serons mieux au cher absent. N'est-ce pas, Arthur que vous approuvez mon projet, et qu'une fois en route vous donnerez quelques pensées au petit salon bleu où Marie nous a reçus tant de fois, et où nous serons seules ce soir à vous regretter.

— Ah ! madame, votre sensibilité m'émeut si vivement que je crains les suites de mon attendrissement. Ménagez-moi, Berthe, je n'aurais pas la force de vous quitter.

Il le fallait pourtant ; prolonger plus longtemps cette situation était impossible, mon courage m'abandonnait ; je m'arrachai d'auprès de Berthe, et mes regards seuls lui dirent tout mon désespoir.

CHAPITRE SEPTIEME.

VII

—

Départ.

Quelle exquise délicatesse de sentiment possédait Berthe! Je remplissais mon devoir en m'éloignant, mais comme elle savait m'en remercier! Mon amour, qu'elle croyait tout à Marie, elle me le

pardonnait, puisqu'il me rendait malheureux. Son approbation me donna la force de persévérer dans la conduite que je m'étais tracée.

Elle ne pouvait m'aimer, je ne devais pas même le désirer ; mais ambitionner son estime, ses regrets, qui aurait pu me le défendre?

Si je ne régnais pas en coupable sur son âme, je pouvais la dominer en la forçant à l'admiration, et cette ambition était trop noble pour qu'on m'en fit un reproche.

Ce ne fut pas sans crainte que je pensai à Marie!

Comment recevrait-elle la nouvelle

de mon départ? Allais-je donc lui causer une peine en m'éloignant, je le pressentais.

Depuis les indignes propos que tint madame Renneval, propos qui m'avaient si fort désespéré, j'étais resté sur la réserve avec madame Dusolier. J'allai la voir plus rarement, je mis moins d'empressement auprès d'elle. Elle avait paru s'apercevoir du changement de mes manières et ne pas s'en expliquer la cause. Son étonnement, sensible et naïf comme tout ce qu'elle exprimait, était touchant, et plus d'une fois je maudis la noirceur des esprits méchants qui étaient cause, par leurs propos vicieux, de l'altération

et des nuages que j'élevais dans les relations qui m'avaient toujours été si douces et si précieuses.

Sa pâleur, son trouble, lorsque je lui fis part de mon prompt départ, me confirmèrent davantage encore dans le soupçon que j'avais conçu de ses sentiments pour moi. L'anéantissement que lui causa sa douleur, n'eut que la durée d'un éclair ; sa raison, son courage dominèrent un moment de peine cruelle, et elle reprit l'empire de sa dignité ; mais le combat avait été bien pénible.

Je ne restai point spectateur indifférent de ses souffrances ; je la comprenais trop pour ne pas m'y associer.

Pauvre Marie, j'étais bien malheureux aussi !

— Ah ! madame, lui dis-je, que j'éprouve de tristesse en quittant ces lieux. Vous me croyez, n'est-ce pas, quand je vous assure de tout mes regrets. C'était presque le bonheur que j'avais trouvé dans les habitudes de société que Melun m'offrait. La chaleureuse amitié d'Albert avait ranimé mon âme ! Son expansif intérêt pour tout ce qui me touchait, sa délicate sollicitude, allaient droit à mon cœur. Ah ! l'affection, le devouement que je lui ai voués sont inaltérables et mon éloignement au lieu de dimi-

nuer ces sentiments ne pourra que les accroître.

— C'est la faculté dés sentiment vrais, me dit Marie ; le temps, l'absence, diminuent et atténuent une affection légère et peu profonde ; mais celle qui trouve une véritable force en soi, celle-là, le temps l'agrandit, la distance la rend plus chère encore, et elle s'accroît des privations que lui apporte l'absence!

— Voilà donc la dernière fois que je revois ce charmant petit salon. J'y ai passé de bien douces heures! Auprès de vous, madame, le temps fuyait avec rapidité. Combien ma pensée me ramènera vers le tableau de ces moments

charmants si vite écoulés. En invoquant mes souvenirs je vous reverrai telle que je vous trouvai tant de fois, assise sur cette causeuse, auprès de votre feu, vous occupant d'un ouvrage de tapisserie aux couleurs variées.

— En oubliant bien souvent mon ouvrage, pour vous écouter, monsieur!... Mais, ce qu'il faut vous rappeler aussi, ce sont nos soirées où Berthe est toujours gaie, d'un caractère uni, où Albert est d'un enjouement sans égal ; ils sont tous deux si admirables de bonheur !

— Oui, vous dites vrai, ils offrent le tableau d'une félicité parfaite, et on ne saurait la leur envier quand on les voit

si dignes du sort heureux qu'ils se doivent mutuellement. Berthe me parle souvent des premières années de la jeunesse d'Albert; il paraît qu'il ne fut pas toujours d'un caractère ni d'une conduite fort raisonnables; qui s'en douterait en le voyant maintenant; c'est un homme de mérite. S'il a été léger, inconséquent, il répare bien les fautes de sa jeunesse!

— On pourrait presque dire de son enfance, madame, car lorsque j'ai connu Albert à Paris, j'avais seize ans et lui dix-huit. J'étais encore un enfant ayant un fort sévère gouverneur. Il n'en fut pas ainsi d'Albert; c'était déjà un homme,

et un homme à bonnes fortunes. Très bien posé dans le monde, ayant beaucoup d'argent et le dépensant fort généreusement, il menait tout à fait une existence de grand seigneur. Puis, quand je commençai moi-même à me lancer à mon tour, il disparaissait, on oubliait le héros de la veille pour s'occuper de celui du lendemain, et tous ces brillants jeunes gens qu'il nommait ses amis ne se souvenaient plus de lui, et l'auraient renié s'il avait fait un appel intéressé à leurs anciens souvenirs! Heureusement, il ne s'est pas mis dans ce cas. La raison lui est venue; sa sagesse même a devancé les années qui amènent l'expérience. Le

prodige de l'amour a opéré en lui un miracle. Qui pourrait donc nier que l'amour est le sentiment qui nous rapproche le plus de la divinité et que son pouvoir est surnaturel !

L'arrivée de M. Dusolier et de Desroches abrégea ma visite et mes adieux à Marie.

On accuse les femmes de dissimulation ; mais leur tient-on compte des souffrances intérieures qui les étouffent. Au nom du devoir on leur ordonne une abnégation et des sacrifices continuels ; et cette dissimulation dont elles s'arment pour cacher le fond de leur pensée pourrait souvent prendre le nom de

vertu au lieu de celui de fausseté. Il en était bien ainsi de Marie, et son anxiété, son trouble, me firent un mal affreux !

Desroches m'avait promis de me revoir encore et d'accompagner Albert à Livry.

Si une profonde amitié n'existait pas entre nous, et si notre liaison n'était point dans les mêmes termes que celle qui m'unissait à Albert, je n'en éprouvais pas moins pour ce jeune homme une vive préférence.

Il était bien de manières, et je l'avais toujours vu parfait de convenance pour moi.

Ni M. ni madame de Selvigny ne se

trouvèrent chez eux, lorsque je m'y rendis pour leur faire ma visite de départ. Je déposai ma carte et je me proposai de prier Albert de leur témoigner tous mes regrets de ce contre temps qui m'empêchait de prendre leurs commissions pour Paris.

Il me restait encore à aller à Nangis, et j'en aurais fini avec toutes les nécessités de convenance.

Ce n'est pas toujours de prendre une détermination pénible qui demande du courage ; ce sont tous les petits incidents qu'une décision entraîne à sa suite, qui rendent parfois plus cruelle encore une

action qui déjà nécessitait une grande force d'âme.

J'aurais voulu m'étourdir sur mon retour à Paris, m'y retrouver installé quand ma pensée n'aurait pas quitté Melun. Ce fut une véritable torture que les adieux à ce qui m'était cher. Il me semblait que tout ce qui tenait à Berthe faisait partie d'elle-même. Sa société, ses amis, empruntaient le reflet de sa personne; ils me plaisaient, il y avait d'elle en eux!

J'éprouvai une certaine appréhension en songeant à me rendre à Nangis. La méchanceté de madame Renneval m'effrayait.

A quelle cause allait-elle attribuer mon départ? Je craignais les investigations de sa perfidie. Celle qui n'avait pas reculé devant une calomnie infâme, que rien n'avait provoquée, et qui subissait les instincts de sa nature perverse en soupçonnant et en allant chercher le mal, là où sa pensée n'aurait dû pénétrer qu'en tremblant, celle-là ne croirait pas au prétexte dont je colorais mon retour à Paris. Je frémis qu'elle ne soupçonnât la véritable cause de ma fuite, et je me dis que mentir avec assurance, était nécessaire, et que le mensonge alors aurait le mérite d'une vérité.

Mes craintes n'étaient pas exagérées.

Ce fut de la stupeur qu'éprouva madame Renneval à l'annonce de mon départ.

— Eh! quoi, monsieur le vicomte me dit-elle, quelle résolution soudaine, et qui aurait jamais pensé que vous nous quitteriez ainsi? Comment, vous retournez à Paris où vous vous déplaisiez tant? Vous abandonnez Livry, Melun, où vous aviez trouvé de si charmantes distractions. Vraiment; vous m'en voyez fort surprise, et je ne m'attendais pas à la nouvelle que vous m'annoncez.

— Il est vrai, madame que mon départ est un peu brusque, et il a fallu toute l'imminence de la nécessité pour

me résoudre ainsi à quitter les lieux où, comme vous l'avez fort judicieusement remarqué, je me plaisais beaucoup. Paris, certes, ne m'offrira pas une réunion aussi intime que celle que j'ai trouvée ici, et je me souviendrai, pour les regretter, des jours trop vite écoulés que j'y ai passés. Mais au reste, mon séjour à Paris sera de peu de durée, je l'espère, et ma courte absence me fera mieux sentir encore les douces jouissances que j'abandonne pour ne trouver ailleurs aucune compensation qui puisse me les faire oublier ; et je reviendrai avec la conviction certaine que des amis véritables sont un présent des dieux.

— Mais n'avez-vous donc pas à Paris des amis aussi ?

— Des amis, oui, j'ai des connaissances qui portent ce nom. Quelle différence, et comme ils le méritent peu. Ce sont des indifférents, on les voit, mais les connaît-on ? Qui pourrait pénétrer le fond de la pensée d'un homme quand les formes extérieures varient si souvent ? Beaucoup de démonstrations, beaucoup de mots vides de sens ; mais savoir les sentiments véritables fondés sur la connaissance du caractère, le peut-on ? A Paris, l'observation est difficile ; la vie est une continuelle représentation ; on est en scène, on joue la comédie, et le

meilleur acteur est le héros à la mode. Souvent fatigué du rôle qu'on a entrepris, on dépose le masque, et tel qu'on avait connu d'une gaîté entraînante, redevient méfiant, soupçonneux. C'était d'abord une nature bonne, expansive. généreuse. On l'a trompé, et il s'est mis à douter de tout le monde. Puis il s'est dit qu'il ne devait croire à rien, qu'il faut dans la société ne pas prendre la peine de tromper. mais mépriser : qu'on ne doit pas s'attacher, qu'il n'y a rien de véritable que le plaisir ; et de là une gaîté forcée qui ne peut durer, elle n'est pas vraie ; car un jour le découragement arrive et on se remet à chercher et à

tâcher de douter qu'en effet dans le monde tout est mensonge, et que ne pas laisser voir toute sa pensée est une nécessité.

En province, il n'en peut-être ainsi; la vie est plus à découvert. Si l'on rencontre des esprits doués d'une haute capacité, et qui laissent de côté les petites misères qu'engendrent souvent des propos malveillants, redits et propagés avec emphase, on peut les étudier à fond. Ce qu'ils laissent voir de leurs sentiments, on ose le croire; la dissimulation est bien difficile à toute heure et à tout instant du jour. De près, on ne juge pas les gens seulement sur des pa-

roles, ce sont bien plus les actions qui nous guident dans l'appréciation d'un caractère.

Dans une petite ville, tout est ostensible. Ne peut pas se faire vertueux qui veut, généreux qui est avare, bon qui est méchant. Le voile dont on s'envelopperait le mieux, il y a toujours une main pour le soulever et pour mettre au jour les choses les plus cachées.

— Vous préférez donc la province à Paris.

— Je ne dis pas cela, madame, et cette pensée est loin de mon esprit; je crois seulement que Paris est peut-être

moins vrai que la province dans l'expression de ses sentiments.

— Eh! quoi, s'écria M. Renneval à peine entré dans le salon où me recevait sa femme, que viens-je d'apprendre monsieur le vicomte, vous nous quittez, vous allez à Paris; est-ce vrai, et cette nouvelle n'est-elle pas prématurée?

— Je faisais en effet, monsieur, mes adieux à madame; je désespérais d'avoir l'honneur de vous voir, et j'aurais prié madame Renneval d'être mon interprète auprès de vous. Ma présence est tout à fait nécessaire à Paris, et je m'empresse de m'y rendre. On ne trouve pas tous les jours le moyen d'obliger

un ami, et j'ai pour règle inviolable de ne jamais laisser échapper l'occasion d'être utile. En pareille circonstance je trouve que la meilleure manière de prouver qu'on a du plaisir à obliger, c'est de ne mettre aucun retard dans l'accomplissement d'un service.

— C'est un précepte fort sage, on est heureux d'inspirer de pareils dévoûments, dit M. Renneval.

— Et comment M. de Simiane a-t-il pris la nouvelle de votre prompt départ, reprit madame Renneval!

— Albert comme moi, madame, nous regrettons tous deux une si brusque séparation.

Ce fut en vain que la belle Herminie tenta de connaître la cause de mon départ; j'observai mes moindres paroles, et je la quittai en la laissant un peu désappointée, mais n'ayant certes pas pu pénétrer le fond de ma pensée.

Albert et Desroches vinrent me retrouver à Livry, comme ils me l'avaient promis.

Il fut triste le dîner des adieux!

L'agitation de mon âme était grande! Un léger bruit, une parole même me faisaient tressaillir. Il me semblait toujours qu'au dernier moment un événement allait surgir qui empêcherait mon départ. Je ne croyais plus possible de

quitter des lieux où mon cœur restait tout entier. Je le devais pourtant. Tout en prolongeant un dernier entretien avec mes amis il fallait y mettre fin. Je ne pouvais leur laisser voir mon hésitation; n'auraient-ils pas trouvé mon trouble extraordinaire, et comment eussent-ils qualifié mon désespoir s'ils l'avaient entrevu.

Je réunis toutes mes forces, tout mon courage, je me dis que l'instant était décisif, qu'il n'y avait plus à hésiter; que le repos, la tranquillité, le bonheur d'Albert dépendaient de ma résolution. Je me demandai si son ardente amitié ne m'était pas chère! si je voulais recon-

naître la loyauté de ses manières par la lâcheté d'une trahison. Non que je me figurasse que Berthe serait jamais sensible à mon idolâtrie pour elle. Mais, n'est-ce pas ternir la chasteté d'une femme que de la mettre en butte aux désirs violents d'un amour impétueux?

Ces réflexions eurent le pouvoir de calmer les palpitations de mon cœur.

Quand un homme loyal fait un appel à la générosité et à la dignité de son caractère, il est bien rare que ses actions ne soient pas marquées du cachet de l'honneur. Je me convainquis encore cette fois que vouloir triompher de soi-même n'est jamais impossible, et que si

nos passions nous dominent, il y a en nous une voix qui, lorsqu'elle parle de vertu, est plus forte, quand nous l'écoutons, que toutes les tentations des suggestions mauvaises.

Une énergie courageuse m'aida donc à accomplir mon sacrifice ; et si je quittai Livry avec désespoir, le cri de mon âme douloureusement blessée trouva dans ma conscience un écho qui redit mes plaintes, mais en les affaiblissant !

CHAPITRE HUITIEME.

VIII

—

Madame Renneval.

Trois semaines s'étaient écoulés depuis mon retour à Paris, et ma tristesse était encore du désespoir.

Ce mouvement, cette activité générale qui m'entouraient, me fatiguaient et m'irritaient.

On parle des distractions qu'offre Paris, des plaisirs qu'on trouve dans le monde; mais que ces distractions sont peu émouvantes, et que ce monde est léger pour un esprit chagrin !

Je refoulais l'âpreté d'une douleur qui me rendait quelquefois injuste.

Je tâchai de m'étourdir, mais je ne pus y réussir.

Au milieu de la foule, je me retrouvais toujours seul, plus seul encore que dans la solitude animée des champs.

Rien ne répondait à mes souffrances intérieures. Il fallait même que je cachasse avec soin ma tristesse, car des

suppositions indirectes auraient attiré les regards sur moi.

On aurait taxé d'affectation ma mélancolie ; on aurait dit que si je pleurais encore ma femme, j'exagérais mes regrets, et que c'était un moyen que j'employais pour fixer l'attention. Le sanctuaire profond où se place la pensée d'un homme, devrait être respecté ; mais pour les oisifs, rien n'est sacré, et ils violent par leurs interprétations tout ce qu'ils peuvent saisir !

Mon découragement, mon ennui étaient donc excessifs.

La royauté de Juillet encore mal consolidée sur son trône chancelant, ne

m'offrait pas un but politique vers lequel mon imagination eût trouvé une distraction et une occupation salutaires à l'inactivité de ma vie.

Sans raisonner la question des dynasties, la légitimité se présentait naturellement à moi comme un droit acquis. Je trouvais une espèce d'usurpation dans ce trône que les circonstances avaient conquis à la branche d'Orléans. Quoique la soudaineté des décisions fût assez dans mon caractère, je n'étais pas habitué encore à notre changement de gouvernement.

En suite de la moue de madame de

Varennes, j'avais quitté mes fonctions d'attaché à l'ambassade de Rome.

Un sentiment que je ne m'expliquais pas, me faisait hésiter à offrir mes services diplomatiques à nos nouveaux ministres.

Certaines traditions sont si respectables, qu'on ne saurait les braver impunément. Ce que le temps, le droit d'héritage ont confirmé, semble un bien tellement inattaquable, que presque tous les hommes le respectent sans s'en expliquer la réalité positive.

Telle était à peu près ma position. Ma fortune tout à fait indépendante, la modération de mes idées politiques, ne

me faisaient attacher aucune importance à un gouvernement quelconque.

Le roi des Français pouvait gagner un jour toutes mes sympathies, comme Sa Majesté Charles X les avait eues d'abord. Le temps seul est un niveleur certain, et fond nos idées et nos opinions mieux que tous les raisonnements. Mais le moment n'était pas arrivé où je pouvais penser à mon pays avec dévoûment.

La jeunesse est égoïste ; à la satisfaction personnelle tendent tous les désirs. L'ardeur, la générosité, l'abnégation d'un bon citoyen, tous les hommes n'é-

prouvent pas instantanément ces sentiments.

Chez les uns, ils naissent naturellement; chez d'autres, l'éducation les a développés et le raisonnement achève ce que l'étude avait commencé. Ma pensée, mes réflexions étaient donc assez vagues sur la direction que j'aurais pu donner au besoin d'activité et de passion qui était en moi.

Un matin que je m'interrogeais sur l'emploi de ma journée, et que rien de bien séduisant selon moi ne se présentait à mon esprit, mon valet de chambre m'annonça la visite de Desroches.

J'étais encore dans ma chambre à coucher et il m'attendait au salon.

Je ne pris pas le temps de réfléchir à l'étrangeté de son arrivée à Paris, et j'allai le recevoir.

L'aspect de Desroches me troubla; son air profondément triste m'émut douloureusement.

Il était vêtu de noir, et on ne pouvait se dissimuler que son costume était un deuil austère et non pas seulement la simple et sévère toilette de tradition pour un avocat.

— Quel événement fâcheux vous est arrivé, mon cher Desroches, lui dis-je; parlez vite, votre tristesse m'effraie?

— Ah! je suis le plus malheureux des hommes, me répondit Desroches; les arrêts du destin sont parfois bien cruels!

M. Dusolier est mort, mon cher Arthur, et c'est moi qui l'ai tué!...

Vous assistâtes, autant qu'il m'en souvient, à notre premier dissentiment. Depuis votre départ, l'irritation de M. Dusolier sembla s'accroître encore.

Je m'étais fait une ennemie implacable de madame Renneval. Mon culte, mon respect, pour madame Dusolier lui paraissaient une injure personnelle. Elle qui était si indigne d'inspirer de tels sentiments, aurait voulu nier qu'il

fût possible à une autre femme de les faire éprouver. Vous n'étiez plus là pour donner un aliment à son épouvantable besoin de faire et de dire du mal. Je ne sais quel soupçon elle parvint à jeter dans l'esprit de son amant; mais par divers circonstances, que je ne compris qu'après, je me persuade qu'elle seule fut la cause de ce qui est arrivé.

Je m'étais trouvé l'adversaire naturel de M. Dusolier, dans un des nombreux procès où il est appelé à parler au nom de la loi. Encore une fois, je remportai une victoire bien douce pour mon cœur, car j'avais la conviction d'avoir arraché

un innocent au glaive parfois aveugle de la justice des hommes.

Une discussion s'était élevée entre nous sur l'acquittement, que je fus assez heureux pour obtenir en faveur de mon client. Après des réflexions générales pendant lesquelles nous étions fort animés mutuellement, nous en vînmes à des personnalités. M. Dusolier prétendit qu'il n'était pas étonnant que je prisse fait et cause pour le mensonge, moi dont la vie n'était qu'une continuelle dissimulation. Cet insolent outrage m'indigna, et je le sommai de m'expliquer ce qu'il voulait dire par là?

— Parbleu, me répondit-il, est-ce que

vous croyez que je suis tout à fait aveugle, et que votre amour pour ma femme ne m'est pas connu ?

Un instant je fus interdit... Cependant je surmontai mon trouble. Mais il reprit sans me donner le temps de lui répondre :

— Si je vous parle de cet amour, ne pensez pas que ce soit la jalousie qui m'anime. Je m'inquiète fort peu des petites sentimentalités de madame Dusolier, et je fais bon marché de ses passions éthérées.

— Quoi, monsieur, lui dis-je, osez-vous parler ainsi de la femme toute par-

faite dont vous ne devriez prononcer le nom qu'avec respect!

Que vous dirais-je de plus, Arthur? la colère de M. Dusolier l'emporta en des réflexions que je ne pouvais entendre de sang froid. Ce fut moi, l'admirateur passionné, mais respectueux de madame Dusolier, qui voulus forcer son mari de rétracter des paroles injurieuses pour elle et pour moi. Il s'y refusa, nous nous battîmes, et je l'ai tué!

— Qui pourrait, mon ami, vous donner tort en cette circonstance?

— Sans doute, Arthur, ma conscience est calme. Mais pour moi le sort n'en est-il pas moins bien injuste? La femme

que j'aime, que j'adore est libre, et il m'est défendu à tout jamais d'espérer un tendre retour!

— Oui, vous avez raison, cela est cruel. Une seule réflexion peut calmer votre juste chagrin, c'est de penser que vous avez délivré Marie d'un joug qui devait lui être odieux, et que le bonheur à venir qui pourra devenir un jour son partage, c'est vous qui le lui aurez conquis!

— Vous, Arthur, qui êtes le modèle des perfections, vous pouvez penser ainsi; mais moi, je vous avoue que je n'ai pas ce courage!

— Quelle sera donc la punition réser-

vée à madame Renneval? Il est impossible que la justice du ciel ne se montre pas implacable envers une méchanceté aussi inouïe!

— J'ignore si le ciel se mêle des perfidies d'une femme. Cependant une première douleur semble avoir déjà commencé sa punition. Son amour pour sa fille est peut-être le seul sentiment qu'elle éprouve réellement, et j'ai appris qu'elle avait reçu la nouvelle qu'une grave maladie mettait les jours de cette enfant en péril; aussi m'a-t-elle précédée à Paris, où elle doit être arrivée depuis deux jours.

— Et madame Dusolier, comment a-

t-elle reçu l'événement qui, en la faisant veuve, lui a rendu une liberté qu'elle a si vaillamment achetée, car son courage et sa résignation ont été réellement bien grands.

— Madame Dusolier, mon cher Arthur a été digne comme toujours. Elle n'a point fait parade d'un désespoir ni d'une douleur exagérés.

Quoique les détails de notre duel lui eussent été cachés, et qu'elle n'ait pas su que c'était elle qui en fût la cause principale, cette mort inopinée l'a frappée douloureusement. Moi-même, mon ami, j'ose à peine m'interroger... Je sais que je me suis défendu loyalement;

que M. Dusolier fut un agressseur insolent!.. Et pourtant j'ai la mort d'un homme à me reprocher!... Pour ma conscience, c'est un fardeau plus lourd à porter que je ne le croyais. Ce n'est pas impunément qu'on retire l'existence à son semblable. Etre le juge et l'exécuteur dans sa propre cause, quelque conviction qu'on ait de sa propre justice semble parfois outrepasser les bornes de la véritable sagesse.

— Vous auriez tort, Desroches, d'avoir cette idée; je suis persuadé que vous n'avez aucun reproche à vous adresser? La crainte que vous exprimez, vos regrets disent combien vous êtes

noble cœur, et que vous méritez l'estime et la sympathie de tous les honnêtes gens. Pour moi, mon ami, je voudrais pouvoir être à même de vous témoigner autrement que par des paroles toute la sincérité de l'amitié que je vous offre et l'assurance de tout mon dévoûment.

— Merci, Arthur, cette noble promesse m'a fait du bien ; il me fallait entendre de telles paroles pour me réconcilier avec mes propres pensées !

— D'après votre voyage à Paris, je suppose, mon ami, que vous vous absentez de Melun pendant quelque temps ?

— Je ferai plus que de m'absenter, mon cher Arthur, je compte n'y jamais

retourner. Outre la position fausse dans laquelle je serais avec la magistrature de Melun, j'ai trop souffert dans cette ville pour vouloir m'y retrouver encore. J'ai besoin de fixer mes souvenirs. Ce n'est point la lutte que je crains envers un sentiment qui fera le malheur de ma vie ; vous sentez bien que madame Dusolier n'est pas non plus à Melun, et que naturellement elle est venue près de sa sœur.

En y restant, mon amour ne trouverait donc aucun aliment qui entretînt son ardeur : mais j'ai besoin de changer le cours de mes pensées, de rompre des habitudes qui ne m'apporteraient que

des retours cruels vers un passé que je regretterai toujours.

J'aimais Marie sans oser désirer qu'elle fût sensible à mon amour ; et cependant je me surprenais à croire que cela ne serait pas impossible. J'espérais presque enfin ; pendant que, maintenant, je ne le puis plus. Regretter et espérer, c'est là toute notre vie !... Et je ne peux faire ni l'un ni l'autre !... Je ne saurais regretter d'avoir délivré Marie d'un joug qui devait lui être insupportable, et l'impossibilité de l'espérance se présente à moi dans toute sa rigueur ; vous le voyez donc, Arthur, je suis bien malheureux !

— Du courage, Desroches : un pre-

mier amour brisé, c'est une cruelle douleur, je le sais... Mais la vie est un long combat, et quand nous avons pour ennemi le sort et non nous-mêmes, les blessures sont moins incurables. Une conscience pure et bien forte pour recevoir les coups du malheur ; et celui qui n'a aucun reproche à s'adresser trouve en soi une force surnaturelle à opposer à l'adversité !..

— Et comptez-vous rester à Paris ?

— Non, je n'ai pas ce projet. Je veux voyager quelque temps, puis ensuite me fixer à Bordeaux. J'ai des parents dans cette ville, j'irai les rejoindre. Près d'eux je renouerai des liens de famille qui me

feront tenir à la vie. Si je n'écoutais que mon découragement, je fuirais au bout du monde, mais je sens que ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Je dois lutter avec la destinée, nous verrons qui l'emportera de nous deux.

— Vous triompherez, mon cher Desroches. Les offrandes du malheur qu'on fait à la destinée ne tombent pas dans l'infini de l'oubli, comme on pourrait le croire ; le livre du destin tient un compte fidèle de toutes nos actions, et la récompense ou la punition se révèle à nous le jour où, incrédules que nous sommes, nous étions tout près de nier la justice et la vengeance de Dieu !

Nous en étions là de notre entretien, lorsqu'un courrier à la livrée du comte de Varennes demanda avec instance à me remettre une lettre dont il était porteur, et qu'il avait ordre de ne donner qu'à moi seul, me dit mon valet de chambre ; j'ordonnai de le faire entrer.

Le pauvre homme avait fait une diligence extrême ; il arrivait de Melun, où il croyait me trouver, et il était revenu en hâte à Paris.

Je demandai à Desroches la permission de prendre connaissance de la lettre de mon père, et je m'empressai de lire ce qui suit :

« Ce billet, mon cher fils, me précèdera de peu de jours. C'est à Livry que je vous prie de me recevoir. Là je vous dirai le sujet de mon arrivée et le grand projet qui m'occupe en ce moment, et qui me fait hâter mon retour en France.

» Si près de vous revoir, mon ami, je ne veux pas confier à un froid papier les expressions de ma tendresse pour vous.

» J'attendrai donc le moment où je vous embrasserai pour vous dire combien vous avez de part dans la joie que je ressens depuis que je respire l'air de mon pays.

» Je vous charge d'être mon interprète auprès de monsieur et de madame de Simiane. Ce sont deux nobles cœurs que j'ai hâte d'assurer de toute mon affection.

» A bientôt mon cher fils.

» Comte de VARENNES.

— Eh bien, me dit Desroches, après que je lui eus fait part de la lettre du comte de Varennes, il faut partir sans aucun retard. Avez-vous donc encore quelque chose qui vous retienne à Paris?

— Non, et rien ne m'empêche en effet de retourner à Livry. Seulement cette

espèce de mystère m'intrigue. Et le désir de mon père que je le reçoive à Livry me semble assez extraordinaire !

— Pourquoi cela ? D'après ce que vous m'avez dit des opinions du comte de Varennes, il serait mal à son aise à Paris dans ce moment.

— C'est vrai, mon cher Desroches, vous avez raison, et mes réflexions n'ont pas le sens commun.

— Alors, si vous le voulez, nous passerons une partie de la journée ensemble, et ce soir nous quitterons tous deux Paris ; vous, pour aller trouver des amis bien chers ; moi, pour fuir mes souve-

nirs qui me poursuivront partout, j'en ai peur.

— J'accepte votre proposition, mon ami, chassez cette tristesse. La pensée d'être bientôt près de mon père me rend tout heureux. Associez-vous à mon bonheur, cela vous fera du bien.

Nous exécutâmes en effet notre projet, et en sortant de chez Véry, où nous avions dîné tous deux, je conduisis Desroches à l'hôtel des Postes, où une place dans le courrier avait été retenue pour lui dès le matin.

Après de chaleureux adieux, je l'embarquai pour Lyon ; puis toutes mes dis-

positions étant prises déjà, je continuai ma route vers Livry.

Qui m'aurait dit le matin de ce jour que je coucherais le soir à Livry, eût été traité par moi de visionnaire.

Il y a dans notre vie des événements si extraordinaires et qui s'enchaînent pourtant si naturellement, que vouloir nier l'existence d'une Providence qui se révèle à nous constamment, ce serait plus que de l'incrédulité, car cela témoignerait d'une absence de toute espèce de bon sens.

CHAPITRE NEUVIEME.

IX

—

Retour à Livry.

Mon retour à Livry me causa une sensation indicible de bonheur. Il me paraissait que je n'étais pas le même homme et que je renaissais à une nouvelle vie.

Quand le matin, en m'éveillant, je fis ouvrir mes croisées, l'air embaumé d'une belle matinée de printemps me ravit. Cette bonne senteur de la verdure me pénétrait délicieusement. Le calme et tranquille murmure de la campagne aux innombrables voix expressives parlait un langage plein d'amour à mon âme émue. Ce fut une bien grande jouissance pour mon cœur que ce réveil au milieu de la nature. Paris me sembla à mille lieues loin de moi. Je respirai plus librement... L'espérance d'une nouvelle félicité sembla se présenter à moi. Rêves de mon cœur, vous ne pouviez être un mensonge!

Les réflexions qui succédèrent à ce premier réveil enchanté, ne m'apportèrent aucune triste pensée. J'étais près de Berthe, d'Albert, et je ne pensai qu'au plaisir que j'allais ressentir en me retrouvant avec eux.

Je m'accusai de folie en songeant à mes craintes si exagérées qu'elles m'avaient fait fuir. Ne pouvais-je donc voir Berthe, l'aimer en silence et être heureux de sa seule présence. Cela n'était-il pas bien préférable à l'affreux isolement de sympathies que j'avais ressenti à Paris. Puis, mon père, qui partagerait notre chère intimité. Son inimitable

esprit me promettait des jouissances toujours nouvelles. J'aimais mon père avec adoration. C'était un si noble cœur, une si haute intelligence, que ma vénération pour lui était un culte.

Je m'étonnai que tout en se rappelant au souvenir des enfants de madame de Simiane, il ne me dit pas si l'intention de la comtesse était de revenir en France. Plusieurs fois je relus le billet du comte de Varennes, et toujours la même obscurité existait pour moi. Enfin, je me persuadai que cette énigme me serait bientôt expliquée, et je résolus de n'y penser seulement que pour m'y réjouir

à l'idée de l'arrivée de mon père.

Le départ de Marie, de madame Renneval, contribua, je le crois, à changer ma manière de voir sur les dangers de mon séjour à Livry. Sans me l'avouer, je craignais madame Renneval.

Les armes qu'un esprit méchant appelle en aide à sa perfidie, sont parfois si tranchantes, que l'effroi peut naître bien avant que la pensée ait réalisé l'imminence du danger.

Avec Marie, un tout autre sentiment envahissait mon âme. J'aimais et je craignais tout à la fois le charme qui me retenait auprès d'elle. Depuis que j'avais

cru deviner son amour pour moi, ce n'était plus une complète indifférence que je ressentais pour Marie. L'amour a une force, une ardeur, un feu, qui embrâsent tout ce qui l'approche. Qui pourrait rester froid auprès d'un être qui est tout amour? La reconnaissance, l'amour-propre même se confondent, on veut n'être pas ingrat et rendre un peu de tout ce que l'on reçoit. La satisfaction, la générosité entraînent, on le croit du moins, et involontairement on se laisse aller en des paroles qui expriment plus que ce que l'on éprouve !

Tous ces dangers, toutes ces préoccupa-

tions étaient loin de moi. Il ne me restait plus à dompter et à combattre qu'un amour invincible, sans doute, mais que je devais réussir à savoir enfermer en moi éternellement !

Ce fut donc avec la joie dans le cœur, avec un rayonnement de bonheur indicible que je revis Berthe.

Elle était seule.

Je m'enivrai de sa présence tout à loisir. Qu'elle était belle, et que cette courte absence me la fit trouver plus adorable encore que je ne l'avais jamais vue. Loin d'elle, son souvenir ne m'avait pas quitté une seule minute. A tout instant

du jour, le charme délicieux qui était en elle empruntait mille images qui se retraçaient et se confondaient en moi. C'est en vain qu'appelant la raison à mon aide, je voulais fuir ces souvenirs charmants, je ne le pouvais, et ma faiblesse triomphait de moi-même. Pourtant, en revoyant Berthe, il me sembla que je l'avais oubliée, que c'était à une pâle copie d'elle-même que j'avais rendu un culte ardent.

Sa beauté était bien vraie; sa vivacité plus délicieuse, sa grâce plus enchanteresse. Ah! je l'aimais à en devenir fou!...

Après s'être réjoui sur mon récent retour à Livry et m'avoir dit tout le plaisir qu'elle en ressentait :

— Quoi, vraiment, ajouta-t-elle, le comte de Varennes ne vous dit rien de ma belle-mère, c'est incompréhensible ?

— En effet, madame, j'ai été fort surpris de cet oubli, car je ne puis expliquer autrement le silence de mon père.

— Pourtant, puisqu'il vous parle de nous, cela aurait bien dû le faire songer à la comtesse de Simiane.

— C'est vrai, et je me suis déjà adressé toutes ces questions sans pouvoir parvenir à leur trouver une seule réponse

qui m'éclairât. Il faut donc attendre!

— Oui, vous avez raison, il faut attendre; mais je suis un peu curieuse, et tout ce qui ressemble à un mystère m'intrigue et m'occupe beaucoup!

Pourtant, parlons plus sérieusement; vous savez par Desroches la mort de M. Dusolier, et que c'est ce pauvre jeune homme qui en est la cause involontaire, je le crois, car depuis cet événement sa tristesse a été bien désespérée.

L'irascibilité nerveuse de M. Dusolier; sa gaîté railleuse et parfois méchante laissaient deviner en effet une nature emportée. Cependant, qui eût pu croire

à une fin si déplorable. Etre tué en duel me semble une chose affreuse! C'est presque toujours pour un sujet futile, pour une cause que le raisonnement ne saurait admettre qu'on met l'épée à la main.

Rendez le sang froid à deux hommes qui vont se battre, mettez de côté un point d'honneur souvent difficile à expliquer, et vous les verrez s'étonner de se haïr et de vouloir verser le sang l'un de l'autre.

Quelquefois une noble cause à soutenir demande une réparation, une vengeance. Alors un duel est chose sacrée,

alors j'admire le courage de deux hommes affrontant, non-seulement la mort, mais le reproche qu'ils auront à s'adresser un instant plus tard, d'avoir donné la mort à leur semblable.

— Oh! que vous dites vrai, Berthe, et que votre éloquence a de justesse et de sensibilité. Ces regrets dont vous parlez, ce cri d'une conscience inquiète et qui s'interroge, Desroches éprouve ce tourment en ce moment. Et pourtant c'est un digne cœur! S'il s'est battu, c'est que du sang seul pouvait laver l'injure que M. Dusolier lui a faite... Mais permettez-moi de ne pas m'arrêter à ce souvenir,

mon indignation m'emporterait trop loin!

— Calmez-vous, Arthur, et mettez au rang d'une noble générosité, que personne ne pourrait condamner, le motif qui vous avait armé contre M. de Péronne. Je vous ai dit, je le sais, que je ne songerais plus à cet instant ennuyeux de ma vie, mais je vous ai promis aussi que votre généreux dévoûment resterait à tout jamais gravé dans ma mémoire. Pardonnez-moi donc d'avoir encore ramené votre pensée vers le duel. De cette manière, cela ne saurait plus vous être désagréable.

— Non, Berthe, tout ce qui vous regarde m'intéresse. Avoir eu l'honneur de me battre pour vous est un bonheur, et je m'attache à tous les souvenirs qui sont bons et heureux! Ne trouvez-vous pas que dans la vie le moment présent est bien peu. Souvent on espère beaucoup et la réalité ne tient pas toujours les promesses de l'espérance! mais qu'il me paraît au contraire que les plaisirs qu'on trouve dans des souvenirs agréables, s'animent et se parent de nouveaux attraits à mesure que la mémoire nous les redit, et que l'enchantement croît plus le temps éloigne de nous les recherches que notre pensée invoque.

— Cela est vrai, Arthur, mais cette réflexion est d'un esprit porté vers les tristes choses; qui n'a qu'à se laisser facilement être heureux confond le passé et l'avenir, et pour le présent parce qu'il est beau, on croit qu'il doit être ainsi. Il y a peu de vie tout à fait belle et heureuse; mais qu'il y en a bien moins encore qui rendent grâce à Dieu de leur bonheur. Aux jours du malheur on pense à invoquer la divinité secourable. Ne devrait-on pas aussi élever son âme vers le ciel et lui dire quelquefois qu'on est heureux et reconnaissant.

— Ah! il y a des jours néfastes, mon cher Arthur, me dit Albert en accourant

me presser affectueusemet les mains. Je vous revois, et ma mère m'écrit qu'elle arrive.

— Ce ne sont pas tous vos seuls bonheurs, mon ami; j'ai aussi à vous annoncer le retour du comte de Varennes.

— Vraiment, mais c'est prodigieux; nous allons être tout à fait en famille. Et le comte vous dit-il ce qui l'a décidé à nous revenir.

— Non, mon cher Albert, et je suis même assez intrigué; car, il me prie très positivement de le recevoir à Livry! Cette recommandation a hâté mon retour.

— Mais c'est que ma mère ne s'explique pas davantage. Bien certainement ils auront fait route ensemble. Le comte de Varennes est trop galant chevalier pour n'avoir pas escorté ma mère.

— Je le crois comme vous, mon ami, et cependant je ne m'explique pas encore cette espèce de mystère, car le billet de mon père est fort laconique.

— Eh bien, Arthur, je ne m'étais point arrêté à cette circonstance et je n'avais pensé qu'au plaisir de revoir ma mère ; maintenant que je réfléchis, je m'aperçois qu'elle aussi, m'annonce son arrivée d'une manière très brève et qui

laisse beaucoup à désirer à ma curiosité.

— En vérité, dit Berthe, je suis d'une impatience! Bien certainement, il y a un secret là-dessous.

— Comment, toi, ma chère amie, te voilà curieuse! Que veux-tu qu'il y ait d'extraordinaire dans une réunion qui nous comble de bonheur, mais qui devait avoir lieu un jour ou l'autre.

— Je crois qu'Albert a raison, madame, et que les grands parents nous traiteraient de têtes folles s'ils nous entendaient, et qu'ils seraient bien étonnées de nous avoir autant intrigués.

— Les uns partent et les autres arrivent, voilà la vie. Vous savez les événements qui sont survenus en votre absence, mon cher Arthur? Desroches, la bonne Marie, sont partis de Melun, M. Dusolier n'est plus! madame Renneval est à Paris, au désespoir de la maladie de sa fille. Quel changement se sera opéré en moins d'un mois dans notre société intime! Quand on contemple de sang froid les événements que chaque jour amène, on est parfois effrayé du chemin que, dans la vie, on a à parcourir. Qui peut répondre du lendemain? qui peut être sûr même de l'instant présent? Personne... Et cette instabilité des

choses humaines est souvent bien douloureuse pour qui voudrait interroger la vie !...

— Quoi, Albert, quelles idées philosophiquement tristes ! Est-ce donc quand vous ne devriez vous abandonner qu'à la joie, que vous voulez interroger le destin et savoir si, en effet, votre bonheur est bien réel. Jouissez-en avec reconnaissance, ne doutez pas de la bonté infinie de Dieu. Remerciez-le des bénédictions qu'il répand sur vous. Pourquoi si vous ne cessez pas de rendre grâce à une Providence généreuse, voudriez-vous qu'elle se lassât, elle, de vous combler de ses dons ?

— Vous êtes un véritable sage, Arthur, je vous admire toujours et je suis bien heureux.

— Et quel effet a produit, dans la magistrature de Melun, le duel de Desroches, qu'en dit-on?

— Desroches est généralement regretté, mon cher Arthur. Quant à M. Dusolier, il était peu aimé, et sa mort ne fait pas porter un deuil général à Melun. Ordinairement les gens nuls sont inoffensifs, et il n'en était pas ainsi de notre ancien substitut. Le caractère doux et aimable de sa femme n'avait pas pris un assez grand empire sur lui.

— Marie n'est pas heureuse, reprit Berthe, et pourtant qui mérite mieux qu'elle de jouir des biens de ce monde. Je m'afflige tous les jours de son départ. Nos soirées d'intimité ne seront plus les mêmes, Arthur; ne vous en apercevez-vous pas trop ?

— Pour moi, interrompit Albert, certainement je pense à nos chers absents pour les regretter. Cependant, nous ne devons pas oublier les compensations que nous avons en dédommagement. Louise et Georges n'étaient pas avec nous l'année dernière. Ma mère et le comte de Varennes vont arriver. Ce serait donc être

injuste que de trop murmurer. Le regret, en cette occasion, serait une plainte peu raisonnable.

— A mon tour, Albert, de vous dire que je m'incline devant votre sagesse.

Nous devisâmes encore quelques instants, et je quittai la préfecture pour me rendre chez M. de Selvigny.

Louise et Georges possédaient une élégance naturelle et instinctive merveilleusement remarquable.

Leur habitation était d'une richesse somptueuse.

En province, le luxe est d'autant plus appréciable, qu'on y est fort arriéré sous ce rapport. Paris est le point de comparaison toujours invoqué. L'ambition de se conformer aux goûts confortables et magnifiquement riches du siècle, occupe toutes les imaginations. Mais je crois qu'il faudra bien du temps encore pour que les progrès en ce genre arrivent à une réalité positive. Non seulement les provinciaux ne s'entourent pas assez d'objets de luxe, mais encore, lorsqu'ils les appellent en aide à leur simplicité, ils le font trop remarquer et ont l'air de ne pas être habitués à ces mille inutilités parisiennes qui composent un en-

tourage parfaitement élégant. Il en est de même de la manière d'être. A Paris, on est fort démonstratif, mais c'est une habitude tellement enracinée, qu'elle est toute naturelle et qu'il n'y a pas d'exagération dans ces démonstrations, qui sont d'ailleurs plutôt exprimées par un sourire facile, par des paroles aimables, sans être trop louangeuses, et qui ont toujours, cependant, quelque chose de gracieux. Puis, à quelque instant du jour qu'on arrive, on est certain d'être parfaitement reçu. Bien entendu qu'on a assez de tact pour observer soi-même le moment convenable d'arriver, mais enfin on ne vous laisse jamais apercevoir

qu'on est importun. En province, il n'en est pas toujours ainsi. Les femmes sont si bonnes ménagères, que presque toutes les heures de la journée ònt leur emploi ; si donc vous arrivez dans un moment inopportun, quoiqu'elles désirent le cacher, il faut bien qu'on s'aperçoive qu'on les gêne et qu'on devra se reprocher d'avoir été cause que quelques travaux importants de la maison auront été négligés et mal faits, pendant l'absence et hors le coup d'œil de celle qui ordinairement y préside toujours. Ce sont ces petites nuances, parfois insaisissables, qui établissent une si grande différence entre la vie parisienne et

l'existence si monotone de la province.

Je faisais ces réflexions en regardant la belle Louise et en écoutant tous ces riens charmants qu'elle avait le talent de toujours trouver à propos pour entretenir la conversation. Nous étions peu liés, car je ne la connaissais pas depuis longtemps; aussi je remarquai cette amabilité digne et gracieuse qu'elle possédait au suprême degré et qu'elle savait si bien mettre en pratique pour me recevoir.

La beauté, l'élégance, la dignité, se trouvent rarement réunies chez une même femme. Aussi, lorsqu'on observe

ces dons heureux de la nature on ne peut qu'applaudir et élever des louanges vers le dispensateur de tant de biens.

Mon enthousiasme était naturel en admirant madame de Selvigny. Cependant, je crois que la disposition de mon esprit me faisait être plus sensible à ses agréments. J'étais si heureux que tout me paraissait beau, admirable! Il est si naturellement indulgent l'homme qui sent au fond de son cœur une joie immense!...

CHAPITRE DIXIEME.

X

—

Le comte de Varennes.

Je prenais possession de mon bonheur en pensant que j'étais auprès de Berthe. Chaque regard, chaque geste, chaque mot que je me retraçais venant d'elle, me disaient et sa beauté et son

charme si inimitables. Toutes les paroles qu'elle avait prononcées pendant notre dernier entretien étaient recueillies par moi et renfermées dans le sanctuaire profond de mon âme. Ses idées, ses sentiments semblaient n'appartenir qu'à elle. L'attrait délicieux qu'elle savait communiquer au moindre mot en changeait la valeur et lui donnait toujours une expression nouvelle. Son esprit réfléchi et enjoué en même temps, son imagination vive et juste, l'empêchaient de se laisser aller à aucune exagération de coquetterie. Il y avait en elle le désir de plaire, d'être aimée ; mais c'était un désir noble

comme elle; son ambition de plaire était pure comme son cœur. Son charme le plus délicieux, c'était d'être vraie : tout en elle se résumait en un seul mot, elle était naturelle.

Un souvenir fugitif ramena ma pensée vers quelques paroles qu'elle avait dites et sur lesquelles je ne m'étais pas arrêté. En parlant de madame Dusolier, de nos bonnes soirées passées au coin du feu, elle avait émis le doute que ces soirées ne fussent plus aussi agréables pour moi en l'absence de Marie. Une douleur soudaine envahit tout mon être!... Croyait-elle donc qu'auprès d'elle

que je regretterais Marie? Je pouvais lui taire mon amour, lui laisser ignorer que je l'adorais, mais l'entretenir dans la pensée que j'en aimais une autre!... ah! cela était impossible!

Je fus tiré de ma rêverie par un bruit de voiture qui fit tressaillir mon cœur. Je m'élançai au devant de mon père et le pressai avec joie dans mes bras.

Près d'un an s'était écoulé depuis notre séparation, et mon père et moi nous ne nous lassions pas de nous contempler. Sa belle et noble figure, qu'une divine émotion paternelle animait, était rayonnante de beauté.

— Arthur, mon cher fils, je vous revois!... cette absence m'a paru bien longue, en a-t-il été de même pour vous?

— Pouvez-vous en douter, mon père: n'êtes-vous pas mon meilleur ami et ce que j'aime le plus au monde!

— Oui tu es un noble et digne cœur, et tu le sais, tu as été, et tu seras toujours le premier objet de ma tendresse. J'ai besoin de te le répéter encore, surtout en ce moment où je veux te faire part d'un grand projet à la réalisation duquel tout ton assentiment est nécessaire. Mais avant d'entreprendre ma confidence, je vais me reposer quel-

ques heures; bientôt je le reverrai, Arthur.

Je conduisis le comte de Varennes dans son appartement et je le laissai goûter quelques heures d'un sommeil réparateur. A son réveil, son premier regard fut pour moi; j'avais passé près de lui, à le veiller, le temps qu'il donnait au repos.

— Bon Arthur, me dit-il, tu attendais mon réveil avec impatience?

— Non, mon père, je vous voyais dormir avec joie sous mes regards; il me semblait qu'en vous contemplant

avec tendresse, votre repos était plus parfait.

— Oui, tu dis vrai, dormir sous l'œil et sous le toit de son enfant bien aimé, c'est le sommeil d'un heureux.

— Permettez-moi, mon père, de vous demander quelques détails sur votre voyage, et surtout de vous parler de la comtesse de Simiane ; n'est-elle pas aussi de retour.

— Oui, mon ami ; j'ai fait route avec la comtesse et l'ai remise dans les bras de ses enfants.

— Vous avez donc vu Albert ?

— Certainement, et j'ai pu faire compliment à sa mère d'avoir un pareil fils. Tu avais raison, mon Arthur, Albert est un homme accompli, et sa Berthe et son fils achèvent un tableau parfait.

Mais j'ai hâte de te dire le rêve constant qui occupe ma pensée en ce moment.

Tu sais, Arthur, que la comtesse Alphonsine de Simiane a été d'une grande beauté. Nous sommes presque contemporains, et ce ne fut pas toujours impu-

nément que j'ai admiré madame de Simiane. Je puis te faire cet aveu, je l'ai ardemment aimée. Pourtant mon amour fut silencieux.

Les circonstances, le caractère même de la comtesse nous éloignèrent l'un de l'autre. Sa légèreté, son imprévoyance l'entraînèrent en des malheurs de fortune fort déplorables. Plusieurs années se passèrent, et elle n'allait plus dans le monde, je la perdis de vue.

Ta mère n'était plus depuis longtemps, tu réclamais tous mes soins, et cette tâche suffisait à mon cœur. Ton mariage, la mort de ta bien-aimée Julie, les

malheurs de mon roi, sont des événements qui changent toute une vie.

A Rome, j'ai revu la comtesse de Simiane; son peu de fortune la force à mener une vie toute de résignation. Sans y songer, elle supporte avec un calme merveilleux des privations de tous les instants. Cette femme, habituée au luxe d'une vie élégante, se soumet à la simplicité avec une abnégation touchante. Je n'ai pu rester insensible devant tant de vertus. Bien loin de moi est l'ardeur d'un amour ridicule à mon âge. C'est avec calme, avec sang froid que l'idée m'est venue de rendre une existence

brillante à madame de Simiane en lui offrant ma fortune et mon nom. Cependant, Arthur, j'avais besoin de te parler de mes projets, de savoir si rien en eux ne pouvait te blesser et si tu voulais accepter la belle-mère que je te propose ?

— Pouvez-vous en douter, mon père? Votre satisfaction n'est-elle pas mon plus grand bonheur? C'est avec joie que je nommerai Albert mon frère; que je verrai votre avenir embelli, rajeuni par la tendresse d'une femme aimée! Et la comtesse de Simiane a-t-elle donné son assentiment à ce projet?

— De même que moi, Arthur, elle

veut consulter son fils, sa belle-fille. C'est son premier, son plus véritable amour ! L'attachement que nous avons l'un pour l'autre ne vient qu'après la tendresse que nous portons à nos enfants chéris.

— Albert sera bien fier de vous nommer son père! Aucune arrière-pensée chagrine ne pourra toubler pour lui le bonheur de vous donner ce nom. Lorsqu'il perdit le comte de Simiane, il était encore enfant. Le nom et le caractère du comte de Varennes sont bien beaux, mon père, et c'est un grand honneur de se rattacher à une famille où les vertus sont héréditaires. Pour moi, je vous as-

sure que si les graves principes de sagesse que vous m'avez inculqués viennent parfois à faiblir en moi; en me rappelant le beau nom que je porte, je me persuade qu'une mauvaise action l'entacherait, et je retrouve à cette pensée de nouvelles forces pour combattre l'esprit du mal qui est parfois en nous.

— Mon fils, mon Arthur, tu es le plus noble des cœurs...

Nous allâmes presque aussitôt à la préfecture.

— C'est Arthur de Varennes, mon fils, que je vous présente, dit mon père à la comtesse de Simiane; voudriez-vous aussi le nommer votre fils?

— Oui, comte, je le veux, s'il consent à m'appeler sa mère.

— Avoir le droit de nommer Albert mon frère, c'est me faire prononcer joyeusement le doux nom de mère que je vous donne avec bonheur !

Albert était radieux de la présence de sa mère.

Ses projets d'union avec le comte de Varennes le remplissaient d'une satisfaction suprême.

— Ah ! mon ami, me dit-il, mon frère bientôt ; je vais donc revoir ma mère entourée de ce luxe qui lui seyait si bien !

Son courage dans des temps malheu-

reux, son admirable résignation, auront enfin leur récompense. Elle est si belle de vertus! Vingt fois je l'ai suppliée de venir partager notre opulence. Non, mon Albert, me disait-elle, tu te dois à ta femme, à ton fils; et moi, je veux penser pour vous tous. Sur la pension de cinq mille francs que tu me dois, je trouve encore un moyen d'avoir des économies; je les réserve pour Maxime; je veux un jour, moi aussi, pouvoir lui donner sa dot.

Je ne vous parle que d'argent, mon cher Arthur, ajouta Albert, parce que malheureusement toutes les positions dans le monde dépendent beaucoup de la

fortune; ma mère va maintenant fort peu dans ce monde, et je sais que pour elle c'est une grande privation. Mais quand l'entourage n'est plus le même, quand on ne se présente pas dans la société avec les avantages qu'on était habitué à y avoir naturellement, il semble que la personne elle-même ne soit plus telle qu'elle était avant; l'accueil qu'on lui fait se ressent beaucoup des dehors qu'elle y apporte, et la richesse élégante est à présent le meilleur passe-port dans un salon, pour y être reçu avec distinction.

Nous nous rapprochâmes de Berthe, car notre conversation avait eu lieu à

voix basse dans un coin du salon.

— Arthur, me dit-elle, nous allons donc être unis par les liens de la parenté. A l'avenir, vous aurez droit aussi à notre bonheur! Tout doit être en commun dans une bonne famille. Aussi n'ayez plus de pensées chagrines à vous seule. Songez que si vous devez partager nos joies, nous réclamons notre part de vos tristesses?

— Peut-il exister des chagrins, pour moi, Berthe, quand mes amis bien aimés, deviennent mes parents, et que mon devoir et mon cœur sont si bien d'accord pour les chérir. Quand je vous vois si bonne, si parfaite, je ne pense

qu'à vous admirer et je suis bien heureux de songer qu'il m'est permis aussi de vous aimer!

— As-tu dit à Arthur les nouvelles que nous avons reçues de Marie, demanda Albert à sa femme.

— Voyez comme je suis négligente, s'écria Berthe, ma joie me fait oublier une amie malheureuse. Ah! c'est bien mal à moi, et je ne me pardonne pas cet égoïsme!

— Mais qu'est-il donc arrivé à madame Dusolier?

— Oh! rassurez-vous; rien de sérieusement malheureux; mais une assez vive

contrariété. Vous savez qu'en partant de Melun, elle a été habiter à Paris, auprès de sa sœur. Eh bien, M. de Péronne est chargé d'une mission diplomatique en Allemagne. Sa femme se propose de l'accompagner pendant ce voyage qui sera probablement fort long, et Marie va se retrouver seule. Cette idée l'attriste beaucoup ; elle regrette de n'avoir pas la force de revenir à Melun auprès de nous. Mais son courage n'est pas assez grand pour affronter des lieux où elle a été si malheureuse, et je dois comprendre cette faiblesse, me dit-elle, et la lui pardonner!... Bonne Marie, que je voudrais donc la voir plus heureuse qu'elle ne l'a été

jusqu'à présent. Ne le désirez-vous pas comme moi, Arthur?

— Mais, oui, certainement, je plains beaucoup madame Dusolier!...

— Oh! Arthur, vous pensez à autre chose, vous n'êtes pas à la conversation, me dit Albert, car vous n'avez pas l'air persuadé du tout, en faisant des vœux pour la satisfaction à venir de cette pauvre Marie!

— Je vous demande pardon, Berthe; mais cela est vrai, j'étais distrait. Je pensais à mon père!... J'admirais sa belle et noble figure!

— Et, en effet, dit-elle, si ce n'était

ses beaux cheveux blancs, vous auriez l'air de deux frères.

— Vraiment, vous trouvez, dit le comte de Varennes dont les dernières paroles de Berthe avaient attiré l'attention.

— Oui, je remarque qu'entre vous, il y a une extrême ressemblance, répondit Berthe.

— Et tout ce que vous n'oseriez peut-être pas ajouter, ma chère enfant, moi, je le dis, reprit la comtesse de Simiane ; c'est que ce sont deux fort beaux cavaliers ! La pâleur du vicomte Arthur est pleine de pensées mélancoliques. Cependant, la douce vivacité de ses

grands yeux noirs indique que la confiance d'une belle âme est en lui. Son front haut, développé, siége d'idées nobles et grandes, certifie d'une vaste imagination et d'un fort grand esprit. La franchise de son sourire dit qu'en tout il est vrai, et que c'est une riche, belle et heureuse nature.

— Voilà un portrait tracé de main de maître, dit Albert, mais ce n'est pas tout et je réclame celui de mon futur beau-père?

— Crois-tu, mon ami, que cela soit bien difficile, et que je serai embarrassée pour dire, que comme celle de son

fils, la haute taille du comte de Varennes est pleine de noblesse, que ses cheveux blancs, dont parlait Berthe, sont d'une beauté qui tout en commandant le respect, font cependant apercevoir que l'éclat de ses yeux est bien vif, que ses dents sont fort belles, et qu'à soixante ans, qu'a, je crois, le comte c'est encore un homme très jeune !

— Cinquante-huit, si vous voulez bien le permettre, ma belle amie!

Fort heureusement pour moi, la conversation était devenue générale, et mon embarras en entendant Berthe me parler de madame Dusolier, avait eu le temps de disparaître. L'interpellation

qu'elle me fit en me demandant si je pensais à Marie, était si directe qu'elle m'avait troublé. Faudrait-il donc lui laisser croire que j'aimais Marie?..... Pourrais-je, parjure à mon amour pour elle, lui laisser me dire que je pensais à une autre.

Vertu, courage, lois de l'honneur, oh! donnez-moi la force de me taire toujours!

CHAPITRE ONZIEME.

XI

—

Mariage.

Ce fut dans la chapelle du château de Livry, que le comte de Varennes et la comtesse Alphonsine de Simiane, prononcèrent le serment qui les unissait l'un à l'autre !

L'aurore d'un beau jour s'était levée pure et sereine pour éclairer la solennité de ce mariage. La jolie chapelle était parée de fleurs, et les bénédictions et l'encens venant de l'autel, jetaient leur riche parure sur la tête des deux époux.

Les blancs cheveux de mon père; sa belle figure empreinte du calme d'une conscience pure avait une expression de souveraine beauté.

La comtesse de Varennes émue, impressionnée en appelait aux regards de son fils pour exprimer son bonheur. C'était à lui qu'elle reportait toutes ses sensations; et, miroir fidèle, la joie

d'Albert, son air radieux, disaient que sa mère était bien heureuse en ce moment !

Berthe était pâle! un monde de pensées éclatait dans sa physionomie. Cette cérémonie lui rappelait le jour où, elle aussi, était aux pieds des autels !

Bien des années s'étaient écoulées depuis qu'elle était la femme d'Albert, et une félicité parfaite avait toujours été son partage !

De ce jour, elle devenait ma sœur, et mon amour me rendait le plus malheureux des hommes!... Ce n'est plus seulement l'honneur, le repos d'Albert, que

cet amour attaquait, il offensait aussi mon père!

Il avait été décidé que le comte et la comtesse de Varennes feraient un voyage en Touraine en suite de leur union. Je n'avais pas encore promis à mon père, qui le désirait vivement, de l'accompagner pendant ce voyage, je résolus de m'y déterminer. Il fallait fuir, me soustraire au danger d'une vie trop chère, et qui enflammait tout mon être!

Les paroles sacramentelles furent prononcées, et nous quittâmes la chapelle.

Le bras que j'offris à Berthe était tremblant, et je frémis d'émotion en la sentant si près de moi.

— Arthur, me dit-elle, voilà madame de Simiane comtesse de Varennes, qui aurait deviné cela il y a six mois?

— Oui, Berthe, madame de Simiane est comtesse de Varennes!... Ah! pour la première fois de ma vie, j'envie mon père aujourd'hui.

— Vous, Arthur, et comment? Dites que vous vous applaudissez de voir ses désirs comblés, mais ne parlez pas d'envie. Ne pourrez-vous donc, vous aussi, donner votre nom à la femme que vous aimez?

— Ah! Berthe, cela est impossible!...

— Pourquoi? Marie n'est-elle pas libre? votre amour qui était un crime il y

a quelques temps, est maintenant louable et naturel. Un peu de patience, et nous assisterons bientôt à votre hymen!...

— Ah! ne me dites pas cela, ne m'en parlez jamais, vous me mettez au désespoir!...

— Mais, en vérité, Arthur, je ne vous comprends pas; de la douleur, du désespoir, quand vous pouvez si facilement être au comble de vos vœux!

— C'est que mon amour, que vous croyez tout à Marie, est un mensonge... C'est que ce n'est pas elle que j'aime. Et mes yeux, ma pâleur, mon trouble ache-

vèrent de prononcer le nom que ma bouche se refusait à laisser échapper!...

Nous étions arrivés dans le grand salon de Livry, et le portrait de Julie de Varennes, de ma femme si vite oubliée par moi se présenta à nos regards.

Lorsque j'avais décidé de m'installer à Livry, j'avais fait venir de Paris ce portrait, auquel j'attachais beaucoup de prix.

La vicomtesse de Varennes y était représentée de grandeur naturelle et vêtue de son costume de mariée.

— Pauvre Julie! me dit Berthe, ne pensez-vous donc plus à elle?

— Oh! elle est toujours ma provi-

dence consolatrice; je ne saurais l'oublier; mais elle est au ciel, c'est un ange! moi, je suis sur la terre, et un homme bien faible!

— Mon cher Arthur, me dit la nouvelle comtesse de Varennes, qui s'approcha de nous en cet instant, l'union qui vous a fait aujourd'hui mon fils me donne le droit de m'occuper de votre bonheur. Le jour ne viendra-t-il pas bientôt où je pourrai, en bénissant la campagne que vous choisirez, assurer votre félicité. Votre père désire ardemment que cette année nous voie tous réunis à Paris. Mon Albert sera bien satisfait de quitter enfin la province. Berthe

sera plus à sa place au milieu des élégantes Parisiennes ; c'est un meurtre de la condamner à la vie provinciale. Il faut qu'un poste brillant mette son mari en évidence. Il doit devenir ambitieux et songer à préparer un avenir brillant à Maxime, qui n'est encore qu'un enfant, et dont nous ferons un homme!

— Eh bien! Arthur, me dit Albert, que dites-vous du projet du comte de Varennes, il veut absolument me faire nommer conseiller d'Etat. Il prétend qu'à Paris seul on peut vivre quand on est jeune! Que toute autre existence est monotone, froide, désolée! Que la royauté de Juillet qu'il fuirait, s'il ne songeait

qu'à lui personnellement, trouve grâce devant ses yeux en pensant à nous. Le pays avant tout, me dit-il, servir son roi est parfois un bonheur, servir son pays est toujours un devoir!

— J'applaudis à ce projet de mon père, mon cher Albert, et je pense comme lui, ce n'est qu'à Paris que vous serez à votre place.

Louise et Georges de Selvigny avaient seuls assisté au mariage.

Le déjeûner qu'on nous servit vit donc réunis presque tous les membres de la famille de Simiane, à l'exception de M. de Caraman qui était retenu à Paris par une forte attaque de goutte.

Pendant la causerie du premier service, les paroles, jetées d'un bout de la table à l'autre, étaient si générales, que je pus m'isoler en pensées et réfléchir aux événements qui venaient de s'accomplir depuis quelques heures.

La réflexion me fit voir toute l'étendue de la faute que j'avais commise en faisant à Berthe l'aveu de mon amour. Si cet aveu n'avait pas été accompagné de paroles qu'elle ne put entendre, elle n'en savait pas moins que mon cœur était tout à elle!... Je n'avais plus le droit de presser la main d'Albert sans tressaillir de honte! Pouvais-je même soutenir le regard de mon père sans rougir! Quoi!

c'était moi qui irais jeter le trouble dans la nouvelle famille qu'il s'était choisie. Ah! je me ferais horreur à moi-même!

Berthe me regardait avec tristesse, et la douceur de ses yeux semblait animée par la compassion plutôt que par le courroux.

Une vive rougeur, le tremblement qui la saisit en m'entendant lui dire que c'était elle que j'aimais, me persuadèrent seuls qu'elle m'avait compris.

L'appel qu'elle fit à ma sensibilité fut touchant. Elle savait bien que me parler de Julie, c'était me faire songer au devoir, à l'honneur, et que ce ne fut jamais

en vain qu'on invoqua auprès de moi de tels auxiliaires.

Il respirait sur toutes les figures qui m'entouraient un air de bonheur si grand, que le désespoir qui était au fond de mon âme, et que mes traits devaient réfléchir, aurait semblé bien extraordinaire à qui m'eût observé; mais l'animation, la joie, étaient si réellement dans tous les cœurs que ne pas les partager eût semblé impossible, et que l'idée n'en put venir à personne.

Berthe, cependant, paraissait ne plus songer à moi, et l'expression de son visage pensif et réfléchi m'inquiéta. C'est mon sort, me dis-je, qu'elle décide en

cet instant; je l'ai cruellement offensée. L'aimer d'un amour passionné, c'était déjà bien mal, mais le lui avoir dit est impardonnable!...

Ce ne fut pas sans effort que je surmontai le trouble de mes réflexions pour me mêler à la conversation générale. Le déjeûner se prolongea assez longtemps, et à ma grande satisfaction, nous quittâmes enfin la table pour nous diriger vers le salon de billards, où Georges et Albert voulaient mesurer leurs forces, pendant que nous devions, juges impartiaux, assister à la bataille et décerner le prix au vainqueur.

Plusieurs parties consécutivement ga-

gnées par Albert changèrent notre curiosité en une admiration exclusive, mais qui nous ôta l'intérêt que nous eussions éprouvé pour un combat mieux soutenu, par des forces plus égales.

C'était la première fois que Berthe venait à Livry, et mon père lui proposa de faire le tour du pays, ce qu'elle accepta.

J'offris mon bras à la comtesse de Varennes, et nous nous acheminâmes tous quatre vers d'ombreuses allées que l'ardeur du soleil d'une magnifique journée de printemps faisait trouver fraîche et charmante.

Les perceptions de nos jouissances sont toujours en rapport avec la disposi-

tion de notre esprit. Le tranquille et doux ombrage que nous étions venus chercher, m'importunait. J'aurais voulu me fuir moi-même. Cette solitude si calme me troublait. Les mouvements de mon cœur me paraissaient plus forts encore en face de la nature, que dans le tourbillon d'une joyeuse conversation.

Pour qui n'a pas une conscience pure, la vue de la nature, le solitaire murmure des bois, prennent parfois des voix impérieuses pour nous crier bien haut le crime que nous voudrions nous nier à nous-mêmes.

Après quelques tours de promenade, la comtesse de Varennes et mon père té-

moignèrent le désir de se reposer un instant, et ils prirent place sur un banc situé au bout du parc, et dans une position si élevée qu'on y dominait de riantes campagnes.

Nous nous éloignâmes, Berthe et moi, et bientôt nous fûmes entièrement seuls, quoique, cependant, les inégalités du terrain faisaient que, par moments, nous nous retrouvions en vue de l'endroit où étaient le comte et la comtesse de Varennes.

Mon trouble et mon embarras, en me retrouvant avec Berthe, me causaient un supplice affreux. Pour elle, dans ses regards il y avait une indécision vague. Il

était visible qu'elle faisait tous ses efforts pour surmonter un moment de gêne, pourtant elle parut bientôt se remettre, et elle me dit :

— Vous êtes un homme supérieur, Arthur; agir avec vous comme on le ferait avec un autre n'est donc pas possible. Je ne puis garder le silence sur ce qui s'est passé entre nous aujourd'hui !... L'oublier, c'est bien ce que nous devons faire, mais avant il est nécessaire d'en parler.

Vous savez que j'ai pour vous la plus tendre affection, la plus vive amitié. Je n'hésite pas à vous dire ces choses, car je crois que l'assurance de mes senti-

ments vous fera mieux sentir encore le regret que nous éprouverions à voir notre intimité de famille refroidie et rompue.

Vous n'êtes pas heureux, Arthur, votre cœur, votre sensibilité ont besoin de toujours avoir un sujet de prodiguer les trésors de tendresse qui sont en vous. Contribuer au bonheur des autres, c'est la tâche que vous ambitionnez, que vous êtes appelé à remplir. Le dévoûment, pour vous, remplace l'égoïsme que l'on retrouve chez presque tous les hommes. Vous croyez que vous m'aimez, cela peut être vrai; mais un amour qui vous fait rougir de vous-même ne saurait

longtemps dominer votre âme, vous en triompherez. Vous êtes appelé à d'heureuses destinées, je le crois. Un jour, vous serez au faîte du bonheur que vous méritez si bien. Les combats, les souffrances, les douleurs que nous opposons souvent à l'adversité, sont autant d'holocaustes vers une félicité suprême. Qui voit tous ses vœux comblés sans peine, ne saurait jouir de son bonheur. Il faut avoir désiré ardemment un bien qu'on possède, pour en sentir tout le prix.

— La vérité dans votre bouche, Berthe, a un attrait que vous seule savez lui communiquer.

— Vous croyez donc à ma raison, Arthur, et que les conseils que je veux donner peuvent être bons?

— En vous j'ai toute confiance! Oui, parlez-moi, dites-moi ce que je dois être, ce que je dois faire; soyez mon guide et soutenez ma faiblesse.

— Vous promettez de suivre mes avis aveuglément?

— Je vous le jure!...

— Je vous l'ai déjà dit : vous dévouer, contribuer par tous les moyens au bonheur des autres, là est, pour vous, la véritable félicité. Mais si le dévoûment est une noble chose, croyez-vous que remplir son devoir n'est pas aussi une né-

cessité? Marie vous aime, Arthur, et envers elle vous n'ètes pas sans reproches. Vous avez éveillé dans son âme une passion violente, et qu'elle a pu croire partagée. L'amour éveille l'amour. Si vous eussiez été froid et sans désirs coupables, Marie fût restée insensible. Mais la passion qui était en vous débordait de toutes parts; nous nous sommes méprises toutes deux, non sur le sentiment qui vous occupait, mais sur la personne qui en était l'objet. Ah! j'ai été témoin des combats de la pauvre Marie; j'ai vu ses anxiétés, ses souffrances, lorsque sa pensée pénétrant douloureusement au fond de son âme, y interrogeait le secret

qu'elle voulait dérober à des regards indifférents... Vous me comprenez, n'est-ce pas, Arthur, et je n'ai point besoin d'achever de vous dire ce que vous devez faire et ce que j'espère de vous ?

— Quel sacrifice me demandez-vous, Berthe! Moi être l'époux de madame Dusolier!

— Oui, que Marie soit votre femme. Elle vous aime! Et vous aussi, vous l'aimerez bientôt; votre cœur sera touché de sa naïve tendresse. Croyez-moi, Arthur, dans ce mariage vous trouverez le contentement de vous-même. Aujourd'hui vous pensez faire un sacrifice; eh bien! ce sacrifice, je l'accepte. Il est né-

cessaire à mon repos, il fera votre bonheur! Promettez-moi donc que vous serez l'époux de Marie, je vous en supplie.

— Si telle est votre volonté, Berthe, si je puis mériter ainsi votre gracieux pardon, je vous obéirai!...

— Merci, Arthur; vous êtes digne et grand. Ah! maintenant je puis vous dire sans crainte mon frère, mon bien aimé frère!...

Mon frère bien aimé!...

Cette douce parole résonnait au fond de mon âme; je n'entendais plus qu'elle.

J'étais plus léger, presque joyeux.

Tout me paraissait changé! Le bruis-

sement du vent et des arbres qui me semblait sinistre un instant avant, s'égayait maintenant du vif chant des oiseaux. Tout était calme, la pureté de l'air était douce, le silence m'était cher, car nulle voix n'y venait troubler le doux écho qui me répétait : Mon bien aimé!...

Mon père s'était rapproché, et nous rejoignit en cet instant.

— Comte, félicitez votre fils, lui dit Berthe, l'année prochaine nous assisterons à son mariage! A cette époque, nous réaliserons alors, Albert et moi, votre projet de nous voir tous réunis à Paris, et si

Dieu le permet, nous serons bien heureux!

La comtesse de Varennes joignit ses félicitations à celles de mon père. Ils approuvèrent tous deux mon choix et me promirent d'aimer Marie!

C'en était fait, je m'engageais irrévocablement.

Le soir de ce jour, je partais pour la Touraine avec les nouveaux époux.

— A bientôt, cher frère, me dit Albert!

— Oui, au revoir pour toujours, ajouta Berthe, frère bien aimé!...

Ces enivrants adieux furent le signal

du départ. Je n'entendais plus rien que ces mots : frère bien aimé! douces paroles qui me bercèrent délicieusement, le temps et mon cœur vous ont consacrées!...

CHAPITRE DOUZIEME.

XII

—

Lettre du comte Arthur de Varennes au vicomte Maxime de Simiane.

Paris, 14 mai 1846

Je vous envoie, mon cher Maxime, le récit que je vous ai promis.

« En vous disant que je vous prouverais la vérité de ces paroles : le triomphe

qu'on remporte sur soi en domptant ses passions est la vertu du bonheur, je crois avoir été dans le vrai, et qu'en réfléchissant à l'empire que votre père eut sur lui-même, vous serez de mon avis.

» Croyez-moi donc, Maxime, et lorsque je vous prie de suivre mes avis, écoutez-les : Noblesse oblige ! cette devise de vos aïeux, voudrez-vous la faire mentir ? oublierez-vous le beau nom que vous portez et à quoi il vous engage ? Une mésalliance ne compromet pas seulement l'avenir d'un homme ; elle entrave souvent toute une vie.

» Le vicomte de Simiane, le petit-fils du comte de Varennes, épouser une co-

médienne! Oh! cela est impossible, vous ne voudrez pas causer une douleur pareille à toute votre famille.

» Ce que je ne vous eusse jamais dit dans toute autre circonstance, je ne dois pas hésiter en cette occasion à vous le faire connaître.

» Votre cousine Blanche de Selvigny vous aime! Vous même, Maxime, n'êtes pas indifférent auprès d'elle. Elevés tous deux dans une confiante tendresse, vous vous êtes fait une douce habitude de la voir, vous l'aimez sans le savoir. Prenez garde, votre père aussi fut aimé de Louise de Selvigny, mais Berthe était l'idole à

laquelle il sacrifiait, et il n'exista jamais qu'une seule Berthe!

» Vous croyez, subjugué que vous êtes par la coquetterie d'une courtisanne, que le bonheur sera pour vous dans un mariage que le monde ne peut accepter. Une pareille illusion vous perd, Maxime.

» Ce n'est que dans la satisfaction de soi-même qu'on trouve le vrai bonheur!

» Je vous ai montré le fond de mon cœur; vous avez pu y lire comme moi-même. Pensez-vous que si, faible et lâche, je n'eusse pas réuni toutes mes forces pour dompter mon amour, je serais aujourd'hui l'homme heureux que vous connaissez?

» Oui, le combat fut cruel et douloureux! L'année qui s'écoula avant que je ne devinsse l'époux de Marie a été un temps d'épreuve bien pénible, mais votre vertueuse mère fut admirable. Sa générosité, sa grandeur d'âme me soutinrent dans le rude sentier du devoir. Elle m'avait tracé la seule route à suivre, et j'ai obéi. Sans affectation, mais avec force, elle m'a fait comprendre qu'elle ne viendrait à Paris que pour assister à mon mariage, et elle a persévéré noblement dans cette décision.

» Ce fut d'abord par reconnaissance que je répondis à l'amour de Marie. Puis ses vertus, sa douceur, sa tendreesse me

remplirent d'admiration, et lorsqu'elle me fit connaître les joies sublimes de la paternité, je me surpris un jour l'adorant ardemment et ne sentant plus au fond de mon cœur qu'un fugitif souvenir pour un amour qui n'existait plus. Alors l'embarras, la gêne que j'éprouvais quelquefois en me retrouvant auprès de votre mère disparurent à tout jamais, et un respect passionné fut le seul sentiment digne d'elle qu'elle me fit ressentir, et que je conserverai jusqu'au dernier jour de ma vie!

» En l'absence de votre père, je n'ai pas dû hésiter à remplir auprès de vous un devoir sacré. Il fut toujours mon meil-

leur ami, son fils m'est cher. Oui, Maxime, j'ai pour vous un grand attachement. C'est, invoquant cet attachement, que je vous conjure d'écouter mes avis, de ne pas faire un mariage qui entacherait votre beau nom, ce nom qui fut toujours porté si dignement, que ce doit être un honneur de penser qu'on est le rejeton d'une si noble famille.

» N'est-ce pas, mon cher enfant, que vous suivrez mon exemple, et que le récit des événements de ma vie, que j'ai jeté sur le papier en votre intention, n'aura pas été lu par vous inutilement, et qu'obéissant à mes avis, vous direz avec moi : Remplir son devoir avec gé-

nérosité, abnégation, ce doit être le moyen de conquérir le bonheur...

» Je vous attends ce soir, Maxime, vous viendrez fêter l'anniversaire de la naissance de ma fille bien aimée; elle a aujourd'hui quatorze ans. En son honneur je donne un grand bal, et j'ai invité en votre nom, pour la première contredanse, la jolie Blanche de Selvigny.

» A ce soir, mon cher enfant.

» Comte de VARENNES.

» *P. S.* C'est à votre cœur, à votre raison que je me suis adressé, en vous demandant de ne pas faire un mariage qui vous couvrirait de honte. Je suis si

persuadé de vous avoir convaincu, que j'aurais pu me dispenser d'ajouter ce post-scriptum.

» Cependant, pour l'acquit de ma conscience, je dois tout vous dire. La comédienne que vous avez honorée de votre attention et que vous avez honorée de votre alliance, vous trompe outrageusement. Ce soir, mon régisseur, le vieux Duval, que vous connaissez, agissant d'après mes ordres, a obtenu un rendez-vous de cette femme pour le prix d'un magnifique cachemire.

» Je vous donnerai les moyens de vous en assurer. »

Extrait du journal du comte de Varennes.

Maxime est venu ce soir. Il a dansé avec Blanche, avec Berthe, ma fille chérie.

Il était d'abord triste, puis, peu à peu, l'enivrement d'un joyeux bal l'a gagné, et il a regardé sa cousine avec admiration, avec bonheur.

— Vous aviez raison, comte, m'a-t-il dit, c'est elle que j'aime. Oh! assurez-moi que Blanche sera ma femme!

— Je crois pouvoir vous le promettre, mon cher Maxime; mais êtes-vous bien certain de l'aimer comme elle le mérite?

— Oui, comte, vous m'avez éclairé; j'étais entraîné par la coquetterie d'une femme méprisable, mais je l'ai chassée

du cœur où elle était indigne de jamais pénétrer.

Maxime épousa donc sa cousine.

— Ah! seulement à présent, Albert, je pense avoir effacé toutes traces de mes torts envers vous. Si je fus coupable, ma faute était involontaire, mais je crois que je l'ai réparée aujourd'hui.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

			Pages
Chapitre	I.	Visites	3
—	II.	Une soirée chez madame de Nangis	21
—	III.	Une calomnie	39
—	IV	Desroches	59
—	V.	Berthe	75
—	VI.	Résolution	93
—	VII.	Départ	111
—	VIII.	Madame Renneval	139
—	IX.	Retour à Livry.	169
—	X.	Le comte de Varennes	199
—	XI.	Mariage	225

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imprimerie de Jacquin.

Le Drame de 93, par *Alexandre Dumas.*	7 vol.	28 fr.
Les Drames en Province, par *A. Thomas.*	4 vol.	16 fr.
Une Chanoinesse, par *la comtesse d'Ash.*	4 vol.	16 fr.
La mère Rainette, par *Charles Deslys.*	6 vol.	24 fr.
Pauvre Thérèse, par *le marquis de Foudras.*	2 vol.	9 fr
Les Ailes d'un Ange, par *le baron de Bazancourt.*	2 vol.	8 fr.
Manuela (Rosas), par *Alfred Villeneuve.*	2 vol.	8 fr.
Une Haine au Moyen Age, par *J.-B. Viollet.*	2 vol.	8 fr.
Le Jeu de la mort, par *Paul Féval.*	9 vol.	36 fr.
L'Ombre du bonheur, par *la comtesse d'Orsay.*	3 vol.	12 fr.
Les Mémoires d'un Roi, par *le marquis de Foudras.*	4 vol.	16 fr.
Isabelle Farnèse, par *Augustin Challamel.*	2 vol.	8 fr.
Mauricette (Mariage pour l'autre Monde), par *Michel Masson.*	3 vol.	12 fr.
Les Ouvriers de Paris, par *Paul Féval.*	2 vol.	8 fr.
Un Ménage d'étudiant, par *Stephen de la Madelaine.*	2 vol.	8 fr.
La Peau de tigre, par *Théophile Gauthier.*	3 vol.	12 fr.
L'Elève de Saint-Cyr, par *Saint-Maurice.*	2 vol.	8 fr.
Les Pontons anglais, par *Jules du Camp.*	5 vol.	20 fr.
La Chasse royale, par *Amédée Achard.*	7 vol.	28 fr.

La Rose de Fresney OU LE COUSIN DU DIABLE, par *A. Villeneuve.*	2 vol.	8 fr.
Chroniques de tous les temps, par *Bonvalot.*	2 vol.	8 fr.
Louis de Gourdon, par *le marquis de Foudras.*	5 vol.	20 fr.
Le Réfractaire; par *Elie Berthet.*	2 vol.	8 fr.
Sarah, par *Justin Améro.*	1 vol.	4 fr.
Les Jeunes filles, par *G. de la Landelle.*	2 vol.	8 fr.
Marguerite et Béatrix, par *E. Souvestre.*	2 vol.	8 fr.
Un Drôle de Corps, par *Paul Féval.*	2 vol.	8 fr.
L'Échelle de Satan, par *Cénac Moncaut.*	2 vol.	8 fr.
Le Toréador, par *G. de la Landelle.*	2 vol.	fr.
La Fontaine des Fées, par *la comtesse d'Orsay.*	2 vol.	8 fr.
Le Château de Croïat, par *Paul Féval.*	2 vol.	8 fr.
Le Roi des Rapaces, par *G. de la Landelle.*	4 vol.	16 fr.
Le Mont Saint-Michel, par *Fulgence Girard.*	1 vol	4 fr.
Le Transporté, par *Méry.*	2 vol.	8 fr.
Les Bandits (nouvelle édition), par *P. Féval.*	2 vol.	8 fr.
Le Docteur Esturgeot, par *G. de la Landelle.*	2 vol.	8 fr.
Les Mendiants de Paris, par *Clémence Robert.*	5 vol.	20 fr.
Le Vallon suisse, par *Elie Berthet.*	2 vol.	8 fr.
Les Mystères du cloître, par *Alfred Villeneuve.*	2 vol.	8 fr.

Le comte de Foix, par *Frédéric Soulié.*	2 vol.	8 fr.
Les galeries du palais de justice, par *Amédée de Bast.*	2 vol.	8 fr.
Les mémoires de don Juan, par *F. Mallefille.*	4 vol.	16 fr.
La partie carrée, par *Théophile Gautier.*	3 vol.	12 fr.

M. DE BALZAC,

PAR GUSTAVE DESNOIRESTERRES,

1 vol. in-18. — Prix, 1 fr.

AVEC PORTRAIT PAR BERTALL, 1 FR. 25 CENT.

Cet Ouvrage est utile à tous les Propriétaires des Œuvres de M. de Balzac.

Les cabinets littéraires sont prévenus que tous les livres annoncés sur cette Notice sont parus et seront livrés sur leur demande.

Lorsqu'ils s'adresseront directement à ma maison, ils jouiront d'une remise de 5 0/0 pour comptant.

Dans le cas d'une commande à terme, ils sont priés de m'indiquer deux maisons de Paris où je pourrai prendre des renseignements sur leur solvabilité.

Fontainebleau.—Imprimerie de E. Jacquin.

